

LA REVUE DU CAIRE

لاریفی دی کیر

SOMMAIRE

	Page
A. RAHMAN SEDKY .. Le Théâtre Arabe	307
MAURICE ESCANDE .. Théâtre et Comédiens	318
YEHIA HAKKI	La Haute Egypte 339
LOUIS-A. CHRISTOPHE, Les Monuments de la Nubie	362
O. V. VOLKOFF..... Clot bey et l'Ordre de St. Stanislas.	374

Les Livres

A. PAPADOPOULO	Ecrivains Arabes de langue fran- çaise	389
---------------------	---	-----

rdc

Banque Belge et Internationale en Egypte

Société Anonyme Egyptienne

Autorisée par Décret Royal du 30 Janvier 1929

L E C A I R E
H E L I O P O L I S
A L E X A N D R I E

TRAITE TOUTES OPERATIONS
DE BANQUE

R.C.C. 39

R.C.A. 692

En partant pour l'Europe

VISITEZ LA **YUGOSLAVIE**

- ◆ La Yougoslavie est reliée avec toutes les villes importantes de l'Europe Occidentale et Orientale par de nombreuses correspondances aériennes.
- ◆ Voyagez par **J A T** vers Belgrade, avec escale à Athènes, **EN LUXUEUX DC6B.**
- ◆ Départs du Caire tous les **MERCREDIS** et **SAMEDIS** à 8 h. 30 a.m.
- ◆ Pour les réservations s'adresser aux Agents généraux: **MISRAIR** ou à toute agence de voyage reconnue.

Pour toute
information,
contactez aussi
les bureaux
J A T,

33, rue Kasr el-Nil.
LE CAIRE
Tél. 78066



For BUSINESS



Fly

or PLEASURE



BOEING  **707** INTERCONTINENTAL



See your travel Agent or

AIR-INDIA

CAIRO: 1, Sh. Sollman Pasha; Tel. 31873/7 - ALEX.: 20, r. Toussoun, Tel. 22687 - DAMASCUS: Al Nasr St., Tel. 23270 - BEIRUT: c/o Hitti Frères, Parliament Sq., Tel. 21765

**Fastest
Service to**

ROME
FRANKFURT
PARIS
LONDON
NEW YORK
BOMBAY
CALCUTTA

LA REVUE DU CAIRE

Fondée en 1938
Vol. XLV, No. 243

NOVEMBRE
1960

DIRECTEUR :
Alexandre Papadopoule

LE THEATRE ARABE

N.D.L.R. — *La région Sud de la R.A.U. célèbre cette année le vingt-cinquième anniversaire de la fondation de la Troupe nationale égyptienne. A cette occasion le Ministère de la Culture et de l'Orientalisation a organisé au cours du mois d'octobre diverses festivités auxquelles il avait convié d'éminents acteurs ou directeurs de théâtres, notamment Mr Maurice Escande, Administrateur de la Comédie Française. — (Le passage de Mr Escande nous a d'ailleurs valu une brillante conférence sur le Théâtre et les Comédiens, que le célèbre acteur a bien voulu nous confier et que l'on trouvera plus loin.) — Nous avons demandé à cette occasion à Mr Abdel-Rahman Sedki, ancien Intendant de l'Opéra, Professeur au Conservatoire d'Art Dramatique et Directeur de la Télévision, de broser un tableau de l'évolution du théâtre arabe en Egypte. On consultera aussi pour plus de détail, sa grande étude sur le Théâtre dans notre numéro spécial Cinquante ans de Littérature Egyptienne, p. 162-206.*

Comme on le sait, le Théâtre est un genre que la littérature arabe classique a complètement ignoré. Les Arabes avaient traduit les œuvres des philosophes et des savants grecs mais ont négligé la littérature et le théâtre de l'antiquité. Ce n'est que vers la fin du XIX^{ème} siècle, à l'exemple de l'Europe et notamment de la France que des troupes de théâtre se forment qui commencent par jouer des pièces traduites ou adaptées. Les premiers acteurs furent des Libanais, Sélim El-Naccache,

Adib Ishak, Youssef El-Khayat, qui vinrent au Caire vers 1870. On venait précisément de construire l'Opéra, lequel fut inauguré, on s'en souvient le 1er novembre 1869 sur une représentation de *Rigoletto*, Verdi écrivait alors *Aïda* jouée en première mondiale au Caire le 24 décembre 1871. Cette troupe libanaise monta en arabe *Horace* et *Andromaque*.

L'élan était donné. Cet art nouveau, qui a dû apparaître au public arabe d'alors avec le même effet de nouveauté que le Cinéma ou à présent la Télévision, connut beaucoup de succès et plusieurs troupes locales se formèrent au cours des années suivantes. Abou Khalil El-Kabbani introduisit au théâtre le chant et le comique, qui devaient devenir le plus gros élément de succès pour les pièces. La troupe d'Iskandar Farah notamment connut la grande vogue et s'imposa grâce à la voix célèbre du Cheikh Salama Hégazi (1855-1917). Plus tard Salama Hégazi fonda sa propre troupe et Iskandar Farah dut se lancer dans le théâtre dépourvu de musique. Il monta une série de pièces françaises traduites : *Nobles sentiments*, *La fille du Garde-Chasse*, *Marie Tudor*, *le Caporal Simon*. Le Cheikh Salama Hégazi en fit autant et présenta *Les Deux Orphelines*, *Le sentiment filial* et *l'Etoile Mourante* (adaptation de *la Dame aux Camélias*).

Cependant une nouvelle ère du Théâtre arabe devait s'ouvrir le 21 Mars 1912 à l'Opéra lorsqu'un acteur jusqu'alors inconnu, Georges Abiad, présenta pour la première fois des tragédies avec toute l'exigence artistique et littéraire des grands théâtres d'Europe. Georges Abiad revenait, en effet, de Paris où il avait été l'élève de Sylvain et où en 1910 il avait joué dans une troupe française. Il avait fait

faire des traductions littéraires de qualité de trois tragédies, *Oedipe Roi* de Sophocle, *Othello* de Shakespeare et *Louis XI* de C. Delavigne et ce n'est qu'après une année de répétitions que sa troupe, qui réunissait la plupart des grands acteurs des compagnies qui s'étaient désagrégées, affronta le public. Pour la première fois, grâce à Georges Abiad, le public égyptien fut mis en contact avec l'art de la vraie tragédie, autant par la qualité du texte que par celles de l'interprétation et de la mise en scène.

Georges Abiad jouissait du patronage du Khédive et représentait ses pièces à l'Opéra et au Théâtre Abbas. Aussi pourrait on voir dans sa compagnie une première version d'une troupe quasi officielle. Mais bientôt vint la guerre de 1914 et la déposition du Khédive, son protecteur, qui portèrent un coup mortel à la première compagnie de Georges Abiad. Cependant, durant les quelques années précédant la guerre un autre événement théâtral important prit place au Théâtre Abbas. Un excellent poète écrivant en langue arabe populaire, Osman Galal réalisa des adaptations savoureuses des grandes pièces de Molière, transposées dans une atmosphère tout à fait égyptienne : un succès énorme accueillit *Les femmes savantes* et le *Cheikh Matlouf (Tartuffe)*.

Vers la fin de la guerre de 1914 on voit naître l'opérette et le vaudeville et ces deux genres connaissent aussitôt un immense succès. Ce fut la célèbre cantatrice et actrice Mounira El Mahdia, surnommée « la Sultane de l'extase » qui lança le genre avec Farah Antoun comme directeur de troupe et Kamel El Kholaiï comme compositeur. Ils montèrent notamment des adaptations de *Carmen*, *Thaïs*, *Rosine*.

Quant au vaudeville, ce fut Aziz Eid qui le

mit en vogue avec une troupe qui avait pour étoile Rose El Youssef et qui comptait dans ses rangs Naguib El Rihani, Stephan Rosti, Hassan Fayek et Amin Sedki. C'est ainsi que les adaptations des principales pièces de Feydeau, *La Dame de chez Maxim*, *Occupe-toi d'Amélie*, *Ne marchez pas toute nue*, etc., remportèrent le plus grand succès auprès du public égyptien et constituèrent l'école où se forma le grand talent de Naguib El Rihani.

Lorsque la troupe d'Aziz Eid se désagrégea, Naguib El Rihani inventa et créa dans des revues le rôle de Kish Kish Bey, maire rustique et gaillard du village de Kafr El Ballasse, à qui arrivait quelque aventure faisant le sujet d'un petit sketch. De son côté Ali El Kassar, créait aussi dans des revues le personnage du Barbarin au grand cœur.

Bientôt l'un et l'autre acteur rencontrant le succès fondèrent une troupe pour exploiter les vertus des personnages qu'ils avaient inventés. Le petit sketch devint ainsi une véritable comédie populaire où le comique provenait de l'observation des mœurs de la société égyptienne. Amin Sedki mit son talent d'auteur au service de ce genre nouveau et bien plus authentiquement local que tout ce qui avait été fait jusque là.

Pour plaire davantage au public, les producteurs eurent l'idée, qui remontait d'ailleurs à la tradition du cheikh Salama Hegazi et à la récente vogue de l'opérette d'intercaler des chants et même des danses au cours de l'action et l'on aboutit ainsi à un genre nouveau, la Comédie musicale, qui produisit des œuvres typiquement égyptiennes, car bien entendu la musique et les danses étaient orientales. La comédie musicale eut la chance de rencontrer à son origine un jeune compositeur de grand talent et même peut-être de génie, Sayed

Darwiche, dont les airs furent bientôt sur toutes les lèvres. Il avait été lancé par Georges Abiad qui avait monté de son côté une pièce lyrique à grand spectacle, *Firouz Shah*, dont le succès tint surtout à la musique du jeune compositeur. Les deux chefs-d'œuvres de Darwich sont sans doute *Schéhéraza* et *la Mascotte*.

Nous sommes alors dans les années 1919-1922, qui ont été marquées, comme on le sait, par la révolution nationale de Saad Zaghloul contre la domination britannique. Tout naturellement les comédies populaires et les chansons se chargent d'allusions patriotiques et communient avec le sentiment de la nation, qu'elles contribuent à amplifier.

A la suite du succès du genre plusieurs autres compositeurs se lancent dans la comédie musicale ou le drame lyrique musical qui tend à la limite vers l'opéra, diminuant l'importance de l'élément théâtral proprement dit. D'ailleurs Sayed Darwich avait commencé un opéra, *Cléopâtre*, qui fut terminé après sa mort par Abdel Wahab. Les chefs de file seront Kamel El Kholai et Ibrahim Fawzi.

Cependant le triomphe de la comédie ou du drame musical mettait en grave danger le vrai théâtre. Aussi en 1920 se constitua sous l'égide de Talaat Harb, le fondateur de la Banque Misr, une « société anonyme du Progrès du théâtre arabe », groupant les meilleurs acteurs de la première heure, tels Omar Wasfi, les frères Occacha, Abdel Aziz Khalil, etc., la troupe cependant ne connut pas le succès.

Mais cette réaction ouvrait la voie à un jeune homme ambitieux et riche qui avait la vocation du théâtre et qui devait marquer profondément l'histoire de la scène égyptienne, Youssef Wahbi. C'est le 10 Mars 1923 que Youssef Wahbi, avec une troupe

où se signalaient à ses côtés Aziz 'Eid, Moukhtar Osman, Hussein Riad, Ahmed Allam et parmi les femmes Rose El Youssef, Fatma Rouchdi, Zeinab Sedki, Amina Rizk inaugura la saison au théâtre Ramsès avec *le Fou*, pièce dûe à sa plume, et où se manifestaient déjà sa prédilection pour des rôles d'anormaux et un côté grand guignol. Il remporta un très grand succès. Le Théâtre Ramsès monta aussi des pièces traduites sous la surveillance de Aziz Eid, notamment des œuvres de Bernstein, Henri Bataille, Henri Kistermaeckers, Victorien Sardou, Sudermann, etc., Youssef Wahbi connaissait un énorme succès dans les premières rôles, qu'il se réservait toujours. Il aimait surtout à incarner des personnages excessifs, comme celui du Procureur Haller, ou bien celui de Raspoutine dans une pièce de ce nom qu'il écrivit. Cependant, à partir de 1930, ayant remarqué le succès remporté par Georges Abiad grâce à un mélodrame larmoyant en langue populaire d'Antoine Yazbak, Wahbi écrivit, monta et joua une série de pièces larmoyantes et violentes en langue populaire, telles que *Fils à Papa* ou *Enfants des Pauvres*.

Devant cette tendance à rechercher le succès populaire en flattant le goût du public, les meilleurs éléments de la Compagnie du Théâtre Ramsès s'étaient retirés depuis longtemps. Rose El Youssef, quitta la troupe dès 1925 et fonda une revue littéraire portant son nom où elle critiqua violemment le théâtre de Youssef Wahbi. Elle s'associa en 1926 avec Neguib El Rihani et ensemble ils montèrent *l'Insoumise* de Pierre Frondaie et *Mona Vanna* de Maeterlink. Mais le public, habitué à voir Naguib El Rihani dans le personnage truculent de Kish Kish Bey ne le suivit pas et ce fut un échec.

De son côté Aziz Eid et sa femme Fatma Rouch-

di quittèrent Wahbi et formèrent une nouvelle troupe au théâtre Printannia qui présenta une série de pièces telles que *La Patrie* de V. Sardou, *Manon Lescaut*, *Le Sultan Abdel Hamid*, *Mohamed le Conquérant*, *Jules César*, *Ahmés*. Eid monta aussi la première pièce de l'illustre poète Ahmed Chawki, *Majnoun et Leila*.

Mais cette compagnie comme les autres ne devait vivre que quelques années.

En général toute cette époque est marquée par la naissance et la mort incessantes de troupes, tiraillées par les rivalités d'acteurs, poursuivies par le manque d'argent, à la recherche de formules pour capter la faveur du public. Devant cette situation chaotique du théâtre, le Ministère de l'Instruction Publique décida d'intervenir pour encourager les pièces de qualité littéraire, les traductions scrupuleuses, les bons acteurs et metteurs en scène. Zaki Toleimat fut le premier lauréat des prix institués par le gouvernement en 1927. Il reçut une bourse et partit à Paris pour étudier l'art dramatique.

En 1929 le Ministère de l'Instruction prévit à son budget des subventions pour les meilleures compagnies théâtrales. De plus un Conservatoire d'Art Dramatique fut institué et c'est à Zaki Toleimat que la direction en fut confiée à son retour de mission. En 1934, les grandes vedettes, forment une Compagnie dénommée « Union des Acteurs » à laquelle le Gouvernement consacra la majeure partie de ses subventions. Ce fut Zaki Toleimat qui assura la direction artistique et la mise en scène. Cette compagnie monta au Cinéma Lux *Hernani*, de Victor Hugo, qui fut suivi par une dizaine d'autres pièces, traduites ou originales. Malheureusement la troupe se trouva divisée par les vanités et les passions et au bout d'un an, cette entreprise qui avait suscité

tant d'espoirs, tomba dans la plus obscure déchéance. C'est cet échec qui persuada le Gouvernement de la nécessité de fonder une Troupe Nationale.

Mais entretemps, il est nécessaire de signaler une réussite particulièrement brillante, le seul succès durable de l'histoire de notre théâtre et un succès où le très grand engouement du public alla à une œuvre originale, assez profonde, où le comique s'allie à la peinture des mœurs et à la critique sociale et qui demeurera dans l'histoire de notre théâtre. Il s'agit de Naguib El Rihani qui fonda en 1933 avec le propriétaire du Théâtre Printannia une troupe formée de nouveaux visages. Il inaugura la saison avec une pièce *Quand la Chance sourit*, qui connut le plus grand succès. Naguib El Rihani, écrivait, dirigeait et jouait ses comédies, il est, toutes proportions gardées, notre petit Molière. En 1936, Rihani acheta le Théâtre Ritz. Pour la première fois dans l'histoire du théâtre en Egypte une pièce pouvait tenir l'affiche assez longtemps. Il reprenait souvent son personnage de Kish Kish Bey qu'il a su développer et dont il a fait un type. Il a su plaire à la fois au peuple et aux gens de goût.

Il se lança aussi dans le cinéma et il présenta en films ses meilleures pièces. Le succès devint gloire qui alla s'accroissant jusqu'à sa mort prématurée en 1949. Toute l'Egypte porta le deuil de l'auteur-acteur et le Gouvernement donna son nom à une rue de la Capitale.

*
**

Le 6 février 1935 le Ministère de l'Instruction Publique fonda une « Commission pour le progrès du Théâtre Egyptien » qui prit des mesures pour encourager les acteurs, les écrivains de théâtre, créer des bourses, traduire les pièces européennes.

refondre l'enseignement musical, etc. La décision la plus importante de cette commission fut la constitution d'une « Troupe Nationale » à laquelle le Ministère allouait une somme de 150.000 livres. Ce furent Aziz Eid et Zaki Toleimat qui furent chargés de la direction artistique et de la mise en scène, mais ce fut au grand poète arabe Khalil Moutran que l'on confia la direction de cette troupe. Khalil Moutran avait déjà traduit dans une langue arabe magnifique *Othello*, *Macbeth*, *Hamlet* et *le Marchand de Venise* de Shakespeare et quatre autres pièces qui se sont perdues. (1)

Il avait traduit également *le Cid* et *Cinna* de Corneille, *Hernani* de Victor Hugo. Moutran tenait à ce que la troupe travaille sans cesse à se perfectionner. Il recommanda l'envoi de nombreuses missions à l'étranger pour se spécialiser dans les diverses branches de l'art dramatique. Mais, surtout, sous sa direction l'arabe classique le plus pur et le plus noble fut employé dans toutes les traductions et il tenait à ce que les pièces arabes, même les comédies soient en arabe classique : il voyait en effet dans l'arabe classique outre le bel instrument musical qu'il est, le fondement de l'unité des pays arabes. Par la suite Georges Abiad et Youssef Wahbi, notamment, ont été Directeurs de la Troupe Nationale mais Youssef Wahbi a, depuis, abandonné complètement le théâtre pour le Cinéma.

La Troupe Nationale commença ses représentations à l'Opéra du Caire le 3 Décembre 1935 par une pièce du célèbre écrivain Tewfik El Hakim, *Ahl El Kahf*, *La Caverne des Songes*, (traduite par La Revue du Caire). Elle continua avec un réper-

(1) Voir notre article « le Théâtre dans la vie littéraire de Moutran » dans **la Revue du Caire**, Décembre 1959

toire classique puisé aux plus grands auteurs, traduit scrupuleusement dans une belle langue littéraire arabe. La Troupe Nationale monta notamment *Antigone*, *Electre* et *Oedipe* de Sophocle ; *le marchand de Venise*, *le Roi Lear* et *Othello* de Shakespeare, *Andromaque* de Racine, *le Cid* de Corneille, *Les Précieuses Ridicules* de Molière. Elle possède à son répertoire de nombreuses pièces modernes d'auteurs français, anglais, russes ou allemands. Elle a présenté il y a quelques années une excellente version du *Mariage de Figaro* de Beaumarchais, qu'elle a redonné, avec *la Caverne des Songes* de Tewfik El Hakim en Octobre à l'occasion des festivités organisées par le Ministère de la Culture pour fêter le 25ème anniversaire de sa fondation.

A côté des traductions littéraires des meilleures pièces de théâtre du monde entier, la Troupe Nationale a présenté, bien sûr, les œuvres les plus importantes des grands écrivains arabes d'Egypte, qu'elles soient en vers ou en prose. Ces œuvres d'une grande valeur littéraire ne pouvaient pas être représentées jusque là par les troupes commerciales car elles ne s'adressent pas au mauvais goût du grand public et s'expriment souvent dans une langue très littéraire que celui-ci ne comprend pas toujours. Jusque là ces pièces étaient uniquement lues mais jamais jouées. La Troupe Nationale a monté notamment les œuvres en vers du prince des poètes égyptiens Ahmed Chawki. Puis elle a donné avec beaucoup de succès *Kais et Loubna*, *Al Abbassa* et *Shagaret el Dorr* d'Aziz Abaza, qui est le successeur de Chawki dans le théâtre en vers arabe. La Troupe Nationale a atteint dans ce genre de représentations, où la diction du vers arabe et sa musique sont si importantes, une véritable perfection, comparable à celle de la Comédie française

pour le vers racinien. Elle a aussi mis en scène avec beaucoup de succès *l'Eternel Eve*, *Aujourd'hui à Bacchus*, *Demain à Nemesis* de Mahmoud Teymour. Elle a présenté enfin de nombreuses pièces de Tewfik El Hakim, qui représente la tendance moderne dans le théâtre littéraire égyptien et que les lecteurs de la Revue connaissent bien grâce aux nombreuses traductions qu'elle en a faites. La troupe Nationale a notamment monté ces dernières années *Isis* et *Pour Notre Terre* (Safka) La Troupe Nationale essaie ainsi de constituer un répertoire comprenant les meilleures œuvres étrangères et arabes présentées de la façon la plus parfaite possible de manière à exercer véritablement sa double fonction, d'être d'une part comme la Comédie Française une sorte de Conservatoire des valeurs classiques du Théâtre et d'autre part et surtout d'éduquer le goût théâtral du public. Car il s'agit d'élever et d'affiner peu à peu le sentiment artistique d'un public pour qui le théâtre ne fait pas partie des mœurs et dont les défauts naturels n'avaient été que trop flattés jusque là par les troupes théâtrales dépendant de sa faveur. Il s'agit de l'habituer aux exigences des œuvres de qualité.

De ce point de vue, le grand succès qu'ont connu par exemple le *Mariage de Figaro*, *Pour Notre Terre* ou *Shéhérazade* sont très encourageants pour l'avenir.

Abdel Rahman Sedki

Votre Agent de Voyage vous renseignera sur



LUFTHANSA
LIGNES AERIENNES ALLEMANDES



Senator Service Lufthansa

LE SERVICE TRANSATLANTIQUE DE
LUXE LE PLUS CELEBRE.

MAINTENANT

SUR CHAQUE VOL TRANSATLAN-
TIQUE POUR NEW-YORK, CHICAGO
MONTREAL, SAN FRANCISCO

de l'Allemagne

BOEING 707
Jet INTERCONTINENTAL



AGENCE DU CAIRE : 9, RUE SOLIMAN PACHA

Oui, séduisante carrière. Comment suis-je venu vers elle ? Je me suis souvent posé cette question, car sans doute le choix de ce métier exceptionnel ne laisse-t-il pas de surprendre chez celui que nulle tradition familiale ne destinait à la scène et qui ne compte parmi ses ascendants, aucune de ces gloires prestigieuses dont s'honore notre théâtre. Dès lors, comment justifier cette prédilection particulière ?

En évoquant aujourd'hui l'époque à présent lointaine hélas, qui la vit s'éveiller en moi, tandis que s'achevaient mes études à Paris, au Lycée Saint-Louis, il me semble, qu'en se vouant ainsi à l'art Dramatique, l'adolescent que j'étais alors n'obéissait vraiment qu'à un irrésistible besoin d'évasion : évasion hors des laideurs de la vie réelle, de la monotonie de l'existence quotidienne. Et sans doute, le futur comédien pressentait-il déjà que le Théâtre lui serait le meilleur, le véritable refuge contre les désenchantements possibles, en lui ouvrant le domaine du Rêve, ce « pays des Chimères », dont Rousseau disait « qu'il est en ce monde le seul digne d'être habité ». De combien de sortilèges le théâtre ne dispose-t-il pas en effet, pour nous permettre l'accès de cet Univers idéal.

Sortilège, assurément, ce contact permanent, incessamment renouvelé, avec la Poésie, la Beauté, la Grandeur, la quintessence même de la Création artistique. Sortilège encore ce don total de soi au chef-d'œuvre, à la fiction admirable, grâce auquel le comédien échappe à la réalité décevante. Et le miracle, voyez-vous, c'est qu'en échappant ainsi lui-même, le comédien ouvre également les portes de l'évasion à tous ses semblables. Et ce divertissement qu'il leur prodigue, satisfait l'un de leurs plus impérieux besoins. Mais oui, n'en déplaise aux

austères détracteurs du Théâtre (car il s'en trouve quelques uns) le divertissement est aussi nécessaire à notre santé que notre pain quotidien. Ecoutez plutôt ce que Voltaire écrivit un jour à l'un de ses amis : « L'amusement est un remède plus sûr que toute la fermeté d'esprit. C'est à l'amusement qu'il faut toujours revenir, et sans ce point-là, l'existence serait à charge. Si la nature ne nous avait faits un peu frivoles, nous serions très malheureux ; c'est parce qu'on est frivole que la plupart des gens ne se pendent pas.

Or, où trouver, dites-moi, un amusement de meilleur aloi qu'au théâtre, en compagnie de Molière ou de Beaumarchais ? Et peut-on s'évader de la réalité plus plaisamment, qu'en participant aux aventures des héros de Labiche ou de Courteline ?

Mais le pouvoir du Théâtre est tel qu'il accorde à ceux qui le servent, le privilège de goûter l'évasion sous toutes ses formes ; or, l'évasion n'est-elle pas le plus souvent « cette nostalgie du pays qu'on ignore » chantée par Beaudelaire, et ne se pare-t-elle pas à nos yeux, de la séduction d'une perpétuelle « invitation au voyage » ?

Et quel métier, mieux que le nôtre, peut ouvrir à l'homme toutes les routes de l'univers ? Car, s'il appartient aux comédiens de maintenir vivants les chefs-d'œuvre, telle comédie de Molière, telle tragédie de Racine ou de Corneille, qui sont l'expression même du génie de notre race, il est bon aussi, de les emporter au-delà de nos frontières et de les faire connaître à tous les peuples.

— Aussi bien, vous n'ignorez pas, Mesdames et Messieurs, que cette prédilection pour les voyages est une fort vénérable tradition du Théâtre. De tous temps, les acteurs ont couru les routes. Et cette existence à demi nomade du comédien possède

d'ailleurs à nos yeux d'incontestables lettres de Noblesse, depuis que le plus grand d'entre nous l'a menée lui-même, pendant douze longues années de tournées ininterrompues à travers les provinces de France. Voulez-vous que nous l'évoquions ensemble, notre Molière surgissant des pages du *Roman Comique* où Scarron s'est plu à l'animer, faisant allègrement son entrée dans les rues de Béziers, de Narbonne ou de Bordeaux, « avec un grand fusil sur l'épaule et chaussé de brodequins à l'antique », escortant le véhicule où trône Madeleine Béjart « juchée comme une poule sur le haut des bagages » écrit plaisamment le spirituel premier mari de Madame de Maintenon. Et, en vérité, pareil spectacle ne devait point manquer de pittoresque, n'est-ce pas ?

— Oui, les acteurs du Grand Siècle étaient déjà d'infatigables voyageurs, tout comme le furent à leur tour, ceux du siècle suivant. A ceux-ci, il advenait parfois en cette époque de la douceur de vivre, des aventures assez singulières pour éveiller aujourd'hui notre nostalgie. J'aurais aimé, par exemple, compter parmi les comédiens personnels du Maréchal de Saxe, le fameux vainqueur de Fontenoy. Il avait coutume de les traîner partout à sa suite, afin de rasséréner le moral de ses troupes par des divertissements judicieusement choisis. Il faisait même beaucoup mieux encore, notre Maréchal ! Incarnation vivante de cette époque d'urbanité exquise où, la politesse ne perdant jamais ses droits, on conviait fort civilement l'ennemi à ouvrir le feu le premier, Maurice de Saxe s'y distinguait vraiment par une courtoisie incomparable. C'est ainsi que, la veille d'une bataille, non content d'avoir offert à ses propres soldats, le réconfort d'un spectacle délassant, il s'empressait ensuite de dé-

pêcher ses comédiens auprès de l'armée ennemie avec mission de la distraire, afin que celle-ci goûtât à son tour la détente salutaire qui devait lui donner du cœur au combat. Puis, nos acteurs ayant regagné les lignes françaises comblés des protestations de gratitude de l'adversaire, les hostilités s'engageaient alors et l'on se bombardait de boulets et de mitrailles, mais sans se départir, bien sûr, de ces manières délicates convenant à des gentilshommes bien nés. Heureuse époque que celle-là, où l'on pratiquait la guerre en manchettes de dentelles, et où l'on savait noblement faire trêve aux dissensions par amour de l'Art Dramatique !

— Il m'arrive aussi parfois, d'envier l'extraordinaire odyssée de Talma, accompagnant dans sa marche triomphale à travers la Prusse, le plus prestigieux des conquérants modernes : Napoléon. Heureux Talma qui, en jouant à Erfurt, l'*Oedipe* de Voltaire apparut ce soir-là aux yeux de la plus étonnante assemblée de rois qui se vit jamais, le Messager de la Comédie-Française, de l'Art Dramatique français ! Ce que seront plus tard, à leur tour, Rachel, Sarah Bernhardt, Mounet-Sully, en faisant rayonner le prestige de notre théâtre à travers le monde. Et comment n'aurais-je pas été séduit moi-même par ce rôle de messager, alors qu'une enfance merveilleuse, écoulée en Extrême-Orient, a enrichi mon esprit d'impérissables souvenirs, mais également d'une curiosité insatiable, d'une avidité de parcourir la terre entière, que les années mêmes ne peuvent amoindrir. — Aussi suis-je bien tenté de faire mienne, cette épitaphe que se composa le Chevalier Stanislas de Boufflers, un des plus délicats esprits du dix-huitième siècle finissant :

*Ci-git un chevalier qui sans cesse courut,
Qui, sur les grands chemins, naquit, vécut, mourut,*

*Pour prouver ce qu'a dit le Sage
Que notre vie est un voyage.*

Comme je remercie des parents compréhensifs qui m'ont permis, à une époque où cela n'était pas tellement admis dans certains milieux, d'entreprendre une carrière qui m'a donné tant de joies. Tant de joies, oui, mais que de travail aussi, car c'est une grave erreur de croire que notre métier n'est qu'une suite ininterrompue de plaisirs et de fêtes. Bien au contraire, il exige de nous, ce métier, un travail incessant, acharné une bien rigoureuse discipline de l'esprit et du corps. — Que de rôles appris que de personnages incarnés dans une carrière déjà longue comme la mienne !

Après mes premiers prix obtenus au Conservatoire de Paris, j'ai débuté très jeune à la Comédie-Française, dans le rôle d'Hippolyte, de la *Phèdre* de Racine, et tout de suite, j'ai été l'interprète de ces grands héros tragiques : Le Cid, Oreste, Titus, Pyrrhus, que sais-je encore.

Et naturellement, dans le répertoire de comédie, je retrouve le personnage de Molière, de Beaumarchais, de Musset ou de Marivaux, — Marivaux, dont j'incarnais d'abord le charmant et déjà romantique Dorante, avant d'être l'affectueux et tendre père de Silvia, dans *Le Jeu de l'Amour et du Hasard*.

— J'ai toujours eu un faible pour le théâtre de Marivaux, si léger, si français, et qui, dans un style d'une délicatesse inimitable, cache une très grande profondeur de sentiments. Giraudoux n'a-t-il pas écrit : « L'élégance du style, la fantaisie des personnages, ne doivent pas nous tromper ; le débat du héros et de l'héroïne n'est pas le jeu d'une

coquetterie, mais la recherche d'un sentiment puissant qui les liera pour la vie ».

Mon plaisir a été grand aussi, de pouvoir être le metteur en scène de plusieurs œuvres de Marivaux : *Les Fausses Confidences* avec Madeleine Renaud, et également, ce *Jeu de l'Amour et du Hasard*, dont nous parlions à l'instant.

Ce petit chef-d'œuvre, vous le savez, n'a pas été créé par les Comédiens Français, mais par les acteurs de la troupe italienne que dirigeait à cette époque, le célèbre Riccoboni. — Peut-être vous étonnez-vous que Marivaux n'ait pas donné sa pièce à la troupe du Théâtre-Français, réputée pourtant l'une des plus parfaites de l'Europe entière. — Hélas ! Si respectueux que je sois à l'égard de ces glorieux ancêtres, je suis obligé de reconnaître que Marivaux ne trouvait pas en eux des interprètes selon son cœur. Il les voyait en effet, bien déterminés à lui imposer une tutelle sévère, et se refusant à recevoir le moindre conseil. Ils ne consentaient à accueillir dans leur sanctuaire, le théâtre si original, si personnel de Marivaux, qu'à la condition de le jouer à leur manière strictement classique. — Peu d'auteurs, convenez-en, se fussent pliés de bon gré à cette tyrannie des acteurs. Tyrannie qui n'existe plus, est-il besoin de le dire. Nous sommes, à la Comédie-Française, devenus les plus disciplinés des interprètes. Et vous n'en doutez pas, j'espère, Mesdames et Messieurs ?

Mais, à l'époque de la création du *Jeu de l'Amour*, et de ses autres pièces, Marivaux, soucieux d'en assurer la réussite, ne confia qu'un petit nombre d'entre elles au Théâtre-Français, et ce fut le Théâtre Italien qui accueillit toutes les autres. — Et puis n'oublions pas, ce qui est essentiel, que dans cette troupe italienne, il y avait Mademoiselle Silvia,

actrice adorable, adorée du public, et à qui tous les spectateurs adressaient sans doute ce secret message :

*Toi que les grâces ont formée,
Sois sûre, aimable Silvia,
Que tu seras toujours aimée
Tant que le bon goût durera.*

Le première rencontre de Marivaux avec celle qui allait devenir son interprète favorite, vaut d'être contée : elle semble extraite en effet, d'une des charmantes comédies de notre auteur. Jugez-en plutôt. Marivaux avait donné ses premières pièces incognito ; ni le public, ni les interprètes ne le connaissaient. Or, en 1722, le théâtre Italien monta *La Surprise de l'Amour*, où Silvia devait créer le rôle de la Comtesse. — Sans vanité, très intelligente, elle n'était pas satisfaite de la façon dont elle animait ce personnage :

— Ah, disait-elle, comme je voudrais connaître l'auteur et causer de mon rôle avec lui. Un ami commun en avertit Marivaux. Le soir de la première, ce dernier se rend dans la loge de Silvia et s'y présente comme un fervent admirateur :

— Mademoiselle, vous allez nous charmer encore.

— Non, monsieur, je ne suis pas sûre de moi, mon rôle est d'une telle difficulté !

— Vraiment, Mademoiselle ?

Et Marivaux, s'emparant du manuscrit qui se trouvait sur la toilette de Silvia, se met à lire à haute voix la première scène, où Lelio rencontre la Comtesse. Silvia demeure stupéfaite :

— Ah, Monsieur, s'écria-t-elle, si vous n'êtes pas le Diable, il faut que vous soyez l'auteur.

Et Marivaux de répondre en souriant :

— Mademoiselle, je ne suis pas le Diable.

N'est-il pas vrai que nous pourrions intituler cette scène charmante : « Le Jeu de l'Auteur Masqué » ?

Mais quittons nos Italiens, pour revenir à notre Comédie-Française où s'est installé maintenant tout le répertoire de Marivaux, cet exigeant auteur, et où notre troupe comique, si jeune et si ardente, le joue à ravir.

J'ai eu la chance, à mes débuts sur notre scène du Français, de m'incorporer à des distributions, où se retrouvaient les plus grands noms des comédiens de cette époque. Beaucoup sont encore dans vos mémoires, j'en suis certain : par exemple Mounet-Sully, ce tragédien incomparable, dont l'art était si personnel, si loin de ce quotidien banal, que l'on a quelquefois cherché à imposer. Je me souviens d'une conversation avec le Bargy, cet autre grand acteur, un soir que nous jouions *Le Marquis de Priola*. En attendant notre commune entrée en scène, il essayait d'expliquer au jeune homme que j'étais, l'art de Mounet-Sully, qui venait de mourir : « C'était avant tout, me disait le Bargy, un musicien. Il s'inspirait de toutes les grandes voix de la nature, le bruit de la mer, le vent dans les arbres, l'aboiement d'un chien hurlant à la lune, le cri d'une mère ; il orchestrait tous ces sons et il en faisait ces grandes plaintes qui nous bouleversaient dans *Oedipe* ou dans *Oreste*. » Mais je dois ajouter, Mesdames et Messieurs, que ce poétique génie ne méprisait pas les biens de la terre. Il était doué, par exemple, d'un royal appétit, et c'est ainsi, qu'un soir, comme le raconte si spirituellement Roger Gaillard dans son livre de souvenirs, avant de jouer *Polyeucte* devant le mur d'Orange, Mounet-Sully avait dégusté le dîner suivant : trois assiet-

tes de potage, deux melons cantaloups, un plat de perdrix aux petits pois, un gigot entier, un saladier de pommes de terre, un fabuleux morceau de gruyère et un compotier de fruits, le tout copieusement arrosé de Chateauneuf-du-Pape et d'un flacon de Cognac. Ce repas rabelaisien achevé, les camarades médusés avaient entendu tomber ces mots, de la bouche de Mounet-Sully fort sérieux : « Je n'avais pas faim ce soir ce ne fut qu'un en-cas ; nous nous rattraperons au souper. » — Quelques instants plus tard, des milliers de spectateurs bouleversés, écoutaient Polyecute proclamer son détachement des plaisirs matériels de ce monde.

Je revois encore, auprès de Mounet-Sully, son frère Paul Mounet, ce bon géant, et Silvain, personnage pittoresque s'il en fût et qui mérite de laisser un grand souvenir. Tout en lui baignait dans la robuste apparence et le léger embonpoint d'un puissant bourgeois. Il a marqué toute sa vie une magnifique négligence des artifices vestimentaires ; il portait encore ce grand chapeau à larges bords et à haute calotte qui semblait être l'emblème des fameux acteurs du Boulevard du Crime d'autrefois ; mais, à part cela, son indifférence aux détails plastiques est demeurée légendaire parmi nous, tout comme certains de ses mots. Car il possédait un esprit subtil et prompt, qui jaillissait de sa masse en soudaines répliques, comme l'éclair d'un gros nuage orageux. Il avait eu certains démêlés avec Georges de Porto Riche, le très célèbre auteur dramatique, homme d'un grand talent mais d'un caractère assez difficile. Ils ne se parlaient plus, ils ne se saluaient même pas. Or, ils se rencontrèrent un soir, à l'improviste, dans l'étroit bureau du régisseur, alors que Silvain se préparait à descendre en scène pour jouer Tartuffe (rôle où, sans doute, il sera

rarement égalé). Silvain demeurait assis là, perdu dans ses rêves, accablant comme une montagne, Porto-Riche, de nature plus inquiète, supportait mal ce silence. Il voulut le rompre et, pour tenter de créer une atmosphère sympathique, il regarda longuement Silvain et son costume, puis lui dit enfin :

— Vous êtes un admirable Tartuffe.

— Vous aussi, répliqua Silvain.

Et l'entretien fut définitivement clos. Georges de Porto-Riche ne fut d'ailleurs pas la seule victime de l'esprit caustique de Silvain ; car celui-ci détestait aussi cordialement cet autre grand artiste que fut Maurice de Féraudy. Je vois encore, lors d'un départ de ce dernier pour l'Amérique, Silvain entrant au foyer et nous disant :

— Toujours en voyage ce bon ami. Imaginez qu'il tombe à l'eau, dame, ce serait un accident... Mais si on le repêchait, ce serait une catastrophe !

Inutile de vous dire qu'il n'en pensait pas un mot, car au fond, ils s'admiraient réciproquement beaucoup. — Il faut enfin, pour achever ce portrait de Silvain, que je vous fasse entrevoir un dernier aspect de son caractère, et non le moins étonnant : une espèce de vanité puérile, d'orgueil ingénu, que l'on n'était pas même tenté de lui reprocher, tant il l'exprimait avec une désarmante candeur. C'est ainsi qu'un jour il jouait *Phèdre* en province, avec quelques jeunes camarades, dont la renommée n'égalait certes pas la sienne ; et pourtant, à la fin de la représentation, ce ne fut pas à lui, Silvain, mais particulièrement à l'un de ces jeunes, Suarez, l'interprète d'Hippolyte, qu'allèrent les applaudissements les plus chaleureux, les rappels les plus nourris. Gêné, confus, le jeune tragédien ne savait comment s'en excuser auprès du vieux maître, qu'il imaginait très mortifié. Mais celui-ci, aussi

souverainement satisfait que si les acclamations lui eussent été personnellement destinées, déclara au jeune homme avec sérénité :

— Tu comprends, petit, j'ai été si émouvant, si profondément vrai dans le récit de Théràmène, qu'ils voulaient savoir si tu étais bien encore en vie.

Auprès de Mounet-Sully, de Feraudy et Silvain, il y avait encore notre cher de Max, venu de sa Roumanie natale, pour interpréter avec un art admirable, les grandes œuvres de notre répertoire : De Max, si bon, si généreux, que tous ceux qui l'ont approché et connu, regrettent encore comme un proche parent. Autour de lui, enfin, Raphaël Duflos, si racé et qui fut mon professeur au Conservatoire, Léon Bernard, bougon et généreux ; Georges Grand, et d'autres encore ; le temps me manque, hélas, pour leur rendre à tous l'hommage qui leur est dû.

La troupe féminine était non moins belle : le talent de Julia Bartet, la Divine, y rayonnait d'un éclat particulier ; on sait tout ce qu'évoque de dignité et de conscience dans l'art, le nom de Julia Bartet. Mais on sait moins, en général, qu'elle fut la première femme élevée à la dignité de Chevalier de la Légion d'Honneur au titre de comédienne. Cela se passait en 1905. A ce propos, Robert de Flers aimait à conter naguère cette plaisante anecdote, qu'il tenait d'Ernest Lavisse. Celui-ci étant membre du Conseil auquel il appartenait de décorer Madame Bartet plaidait avec chaleur, la cause de la comédienne. Mais il trouvait en face de lui un adversaire enragé, en la personne d'un vieux général, qui ne pouvait admettre qu'un si grand honneur échet à une actrice. Pour comble de malheur, ce pauvre militaire était affligé d'une surdité

terrible, si bien que l'on put entendre le dialogue suivant :

— Mais enfin, disait Ernest Lavisse, Madame Bartet a voué sa vie à l'Art Dramatique. Elle a fait rayonner partout à l'étranger, le prestige de notre culture et celui de la France.

Ce à quoi le vieux général, hochant la tête avec indulgence, répliqua ce mot merveilleux :

— Oh, ça, encore à la rigueur, on pourrait le lui pardonner.

Finalement, l'irréductible soldat rendit les armes et Julia Bartet fut décorée.

A ses côtés, à la Comédie-Française, on admirait également Madame Segond-Weber, tragédienne d'une puissance et d'une simplicité bien rares ; l'adorable Marie Leconte ; Berthe Cerny, si raffinée et sa rivale en coquetterie, l'étincelante Cécile Sorel, un des derniers « monstres sacrés », comme dirait Cocteau, et qui reste, malgré une légende fantaisiste, malgré un âge. . . . certain, la plus spirituelle et la meilleure des amies. Auprès de cette éblouissante Célimène, je vois encore Madeleine Roch qui avait eu des débuts très difficiles et qui mourut si jeune encore.

Chez Madeleine Roch, à la voix si émouvante, la voix de l'âme aussi était belle. Cette élévation de sentiments m'amène tout naturellement à songer à un autre de nos camarades, beaucoup plus jeune, et qui tel Saint Genest, fut touché en scène par la grâce : je veux parler de ce pauvre Maurice Monneau, mort si tragiquement par la suite. Il interprétait Polyeucte, dans la tragédie de Corneille, bien propre en effet, à faire réfléchir et à exalter un belle âme. Vous connaissez le sujet de *Polyeucte* : celui-ci, seigneur arménien, marié depuis peu de temps à Pauline, fille de l'ambitieux Félix,

gouverneur romain de la province, Polyeucte donc, répond à l'appel de Dieu, reçoit le baptême, voit mourir dans la torture son ami Néarque, et va enfin lui-même vers la mort, après de sublimes renoncements. Je vais vous dire les admirables *Stances* où Polyeucte, dans sa prison, lutte encore contre tout ce qui peut le rattacher au monde terrestre. Nous sommes donc en plein drame, d'un drame en présence duquel vous n'êtes évidemment pas tentés de sourire. Eh bien, imaginez-vous, Mesdames et Messieurs que la scène qui suit immédiatement les *Stances*, et au cours de laquelle s'accroît encore l'intensité dramatique, Polyeucte affrontant alors Pauline, cette scène, dis-je, provoqua un jour chez les spectateurs, une crise d'hilarité, qu'il est bien rare de voir se déchaîner au cours d'une si grave tragédie. Voici pourquoi. Mise en présence de son mari, Pauline exhale sa peine, son amertume, par ces paroles :

*Voilà donc le dégoût qu'apporte l'hyménée,
Je te suis odieuse après m'être donnée.*

Reproche d'autant plus cruel au cœur de l'époux qu'il est injustifié, et Polyeucte doit alors laisser échapper un douloureux *Hélas!* — Malheureusement, ce soir-là, Albert Lambert qui incarnait le martyr cornélien, fut soudain victime de l'imprévisible défaillance de mémoire, du trou noir qui peut accabler chacun de nous. Son « hélas » ne vint point. Sa partenaire le lui souffle alors. En vain. Le souffleur lui-même se met de la partie et profère distinctement : « Hélas »... Toujours en vain. (Sans doute l'émotion d'Albert Lambert avait-elle affaibli ses facultés auditives ou provoqué un mutisme passager). A leur tour, les acteurs qui demeuraient en coulisse, interviennent et lancent

la fameuse interjection : sans le moindre succès. C'est alors que le public lui-même qui s'amusait déjà, entre en scène (au sens figuré, bien entendu) et un « Hélas » retentissant jaillit du parterre... auquel répond enfin, gagné par l'exemple, celui de Polyeucte. Et savez-vous, Mesdames et Messieurs, sur quel vers Pauline doit précisément enchaîner à ce moment-là ? Le voici :

Que cet Hélas a de peine à sortir.

Sans vivre personnellement des péripéties si amusantes, j'ai souvent interprété cette tragédie sur les scènes des théâtres antiques, en France, dans le Proche-Orient, en Afrique, car elle se prête admirablement par son ampleur verbale, aux grandes manifestations de plein air : visions combien saisissantes, que ces représentations dans les ruines d'Orange, de Timgad, de Dougga, en d'autres cadres encore, où une secrète complicité entre la lumière éternelle du ciel méditerranéen et la grandeur immuable du décor antique crée pour le comédien, l'illusion de jouer non pas en son siècle, mais quelque deux mille ans auparavant, alors que rayonnait en ces lieux la gloire de Rome.

Mais comment enfermer dans les limites étroites de cette causerie, toutes les visions toutes les impressions rapportées d'Egypte, de Turquie, de l'Amérique du Sud ? Que dire de la multiplicité des Etats parcourus, des distances énormes que nous franchissions d'un coup d'aile, performance que n'eussent pas osé rêver Talma, Rachel ou la grande Sarah Bernhardt, dont je vous parlais tout à l'heure, ces « missionnaires » infatigables de notre art dramatique, en des temps héroïques où le moindre voyage représentait une entreprise aussi riche en difficultés, que la conquête de l'Annapurna. Nous

avons, Dieu merci, changé tout cela ! C'est ainsi qu'au cours d'une tournée avec Madame Marie Bell, il y a quelques années, retardés à notre départ de Buenos-Aires par une violente tempête, nous survolions à midi, à une altitude record, la Cordillère des Andes et paraissions en scène six heures plus tard, dans nos costumes de *Phèdre*.

Au souvenir du vibrant accueil qui salua *Le Cid* à Moscou, je regrette vraiment le rôle secondaire réservé trop souvent à nos tragédies classiques, dans les tournées officielles de la Comédie-Française à l'étranger. Non pas, certes, que je veuille contester à Molière la première place dans le répertoire que nous emportons (nul ne se réjouit plus que moi, au contraire, de la lui voir légitimement attribuer.) — Mais la tragédie est un art si français, si pur, si mesuré, qui étonne, ravit et bouleverse si violemment nos publics, que je déplore toujours de voir les organisateurs de nos programmes la négliger un peu. — Mais, je sais bien aussi que sans Corneille et sans Racine, il y aura toujours le « miracle » Molière, Molière, ce magicien qui sait trouver le chemin du cœur de l'homme et le conquérir. Notre *Bourgeois Gentilhomme*, grand voyageur lui-même ces dernières années, dans la nouvelle présentation que nous devons à Jean Meyer, n'a point failli à cette mission, que ce soit en Argentine, au Brésil, en Allemagne, à Moscou, à Léninegrad, à New-York, au Canada, partout, la même tendresse spontanée monte vers Monsieur Jourdain vers Molière.

Mais mon goût du classique, de ce classique dont j'ai été nourri dès mes premiers pas dans cette carrière du théâtre, ne m'a jamais fait dédaigner les œuvres modernes et je n'oublie pas les auteurs dont j'ai été l'interprète : Jules Romains dont j'ai créé

ONLY
TWA

THE SUPERJET AIRLINE



TAKES YOU DIRECT TO

NEW YORK

AND IMPORTANT CITIES WITHIN THE

U.S.A.

FLY TWA *THE SUPERJET AIRLINE* ✪

*TWA THE SUPERJET AIRLINE is a service mark owned exclusively by Trans World Airlines, Inc.

Le Roi Masqué ; Giraudoux, dont je créais *Judith*. Ces deux pièces, sur la scène du Théâtre Pigalle, dans une abondance d'ascenseurs qui ne fonctionnaient pas toujours très bien, mais heureusement, dans d'admirables mises en scène de Louis Jouvet.

Mon cher Louis Jouvet ! Ami de la première heure. Nous nous étions connus au Théâtre des Arts, je finissais mes études, et ce furent mes premiers pas sur une scène ; il y avait là, avec lui, Copeau, Dullin, bien d'autres encore. Belle et heureuse époque. Belle et fidèle amitié que la guerre de 1914-1918 avait scellée d'une façon bien curieuse. Imaginez-vous que j'étais un bon petit soldat d'infanterie et voilà qu'un jour, après de grands combats en Belgique, voilà que dans la Somme au cours d'une charge à la baïonnette — (pas drôles, les charges à la baïonnette !) — pendant que je courais vers l'ennemi dans un champ que je vois encore, — le cœur me battant un peu —, un grand diable courant au même rythme que moi, s'approche et me demande bien calmement : « Dis donc, Maurice qu'est-ce que tu fiches là ? » C'était mon Jouvet, vêtu en médecin militaire, qui venait d'être nommé à mon bataillon et qui inaugurait son poste, en prenant part à la bataille avec ses brancardiers. Malgré la joie de nous retrouver, je ne vous affirmerais pas que nous avons parlé théâtre, ce jour-là ! Nous nous sommes rattrapés par la suite.

J'ai été aussi l'interprète de Sacha Guitry, de Jean Cocteau, de Paul Raynal et d'Henri de Montherlant, et je tire quelque fierté, d'avoir créé des œuvres comme *Renaud et Armide*, ou *A souffert sous Ponce-Pilate*, ou bien encore *La Reine Morte*. Et, évidemment, je n'aurai garde d'oublier Edmond Rostand, dont je suis à la Comédie-Française le dernier Cyrano.

THEATRE ET COMEDIENS

Théâtre et Comédiens. Quel vaste sujet, sujet aux mille facettes, sujet inépuisable ! Et, d'abord, qu'est-ce qu'un acteur ? Quelles qualités doit-il avoir pour exercer cette profession ? Nous nous trouvons là en face d'un problème bien délicat à résoudre.

Si j'en crois Louis Jouvet, le métier de comédien est un métier d'artisan ; il ne demande pas une grande connaissance des choses de l'esprit, il n'exige pas de nous que nous soyons des penseurs. Il est uniquement affaire de sensibilité. Le comédien n'a pas besoin de comprendre, mais d'aimer l'œuvre qu'il joue : et c'est de là sans doute, qu'il tire sa grandeur.

Mais mon Jouvet, par exemple, se trouve en contradiction absolue avec les vues personnelles du nouveau Directeur du Conservatoire de Paris, Mr. Roger Ferdinand qui clame bien haut son ambition de poser le Conservatoire en rival de la Sorbonne, de faire de ses élèves des lettrés, parfaitement instruits des choses de l'esprit : à cet effet, plusieurs cours nouveaux ont été créés : littérature générale, langues étrangères, droit, etc., etc.

Ces jugements opposés révèlent des conceptions bien distinctes de l'Art du comédien, et il me semble très difficile d'établir, de fixer ce que réclame de chacun de nous cette séduisante carrière : « Chacun sa vérité », dirait Pirandello. . . .

Le Panache de Cyrano ! Aussi fameux désormais que le panache blanc de notre bon roi Henri IV, il coiffa, autant qu'il m'en souviennne, les plus grands artistes, unanimes à découvrir en ce rôle captivant, la plus noble consécration de leur carrière. Et nous vîmes ainsi, dignes successeurs du créateur Constant Coquelin, Charles Le Bargy, Romuald Joubé, André Brunot, Pierre Fresnay, Victor Francen, incarner tour à tour le célèbre Gascon ; chacun d'eux le représentant selon sa nature individuelle et sa conception particulière, nous eûmes de la sorte, une extrême variété de Cyranos, tous très différents les uns des autres.

Je sais que cette diversité dans l'interprétation d'un même rôle, ne laisse de déconcerter parfois le spectateur, alors que tout au contraire, nous comédiens estimons exercer un droit légitime en imprégnant nos personnages de notre originalité propre : nous les recréons en un certain sens. Mais, oui, je n'hésite point à l'affirmer. Et, ne croyez surtout pas que cette opinion me soit particulière ; je puis invoquer à cet égard le témoignage de très hautes autorités. Savez-vous, par exemple que dans la correspondance de Voltaire, on relève cet éloge décerné à l'acteur Lekain : « Ce n'est pas moi, assurément, qui ai fait mes tragédies : c'est lui » — Et, plus bel hommage encore en cette mémorable soirée de 1778 où, la Comédie-Française représentant *Irène*, on assista à l'apothéose de Voltaire, ce grand vieillard déclara publiquement au comédien Brizard, tandis que celui-ci couronnait de lauriers le front vénérable : « Monsieur, vous me faite regretter la vie. Vous m'avez fait voir dans le rôle de Léonce, des beautés que je n'avais pas aperçues en le composant. » — En faut-il davantage, Mesdames et Messieurs, pour vous convaincre que

l'acteur n'excède point ses droits en imprimant à ses rôles, une interprétation toute personnelle ? Francisque Sarcey a d'ailleurs exprimé très poétiquement cette idée. « Les chefs-d'œuvre, écrit-il, sont des urnes ciselées où chaque génération verse son esprit : le vase est toujours le même, mais la liqueur change ».

Quand il m'arrive de rêver dans nos foyers de la Comédie-Française, devant les portraits de tant de comédiens et de comédiennes disparus, je m'efforce d'imaginer, ou de retrouver sur ces visages, ce qu'ils mettaient dans leur jeu, le rêve de leur âme ou l'esprit de leur temps... Beaux ou tendres portraits que nous gardons jalousement dans nos collections du Français, et qui ne seront pas exposés à subir la mésaventure qui advint à l'un des portraits de Silvia, de cette charmante Silvia dont nous parlions tout à l'heure. Et le portrait en question est l'un des plus beaux que nous conservions d'elle aujourd'hui. Ecoutez comment il fut découvert. En 1800, le critique Auguste Vitu, remarqua parmi tout le bric-à-brac étalé en plein vent sur le Boulevard des Batignolles, une vieille toile qu'il paya six francs. Lavée à l'eau pure, cette toile laissa voir à droite, la signature de Carl Van Loo ; au dos, sur le chassis, on pouvait lire cette ligne, d'une fine écriture du XVIIIème siècle : Zanetta Rosa Benozzi, dite Mademoiselle Silvia. Bien triste épreuve, n'est-ce pas, pour l'image de celle qui avait été tant fêtée. Et il me semble que les vers de Théophile Gautier, que je m'en vais vous lire, illustrent à merveille cette mélancolique anecdote :

*J'aime à vous voir dans vos cadres ovales,
Portraits jaunis des belles du vieux temps,*

*Tenant en mains des roses un peu pâles
 Comme il convient à des fleurs de cent ans.
 Le vent d'hiver, en vous touchant la joue,
 A fait mourir vos oeillets et vos lys.
 Vous n'avez plus que des mouches de boue
 Et sur les quais, vous gisez tout salis.
 Il est fini, le doux règne des belles,
 La Parabère avec la Pompadour
 Ne trouveraient que des sujets rebelles
 Et sous leur tombe, est enterré l'Amour.
 Vous cependant, vieux portraits qu'on oublie,
 Vous respirez vos bouquets sans parfums
 Et souriez avec mélancolie
 Au souvenir de vos galants défunts:*

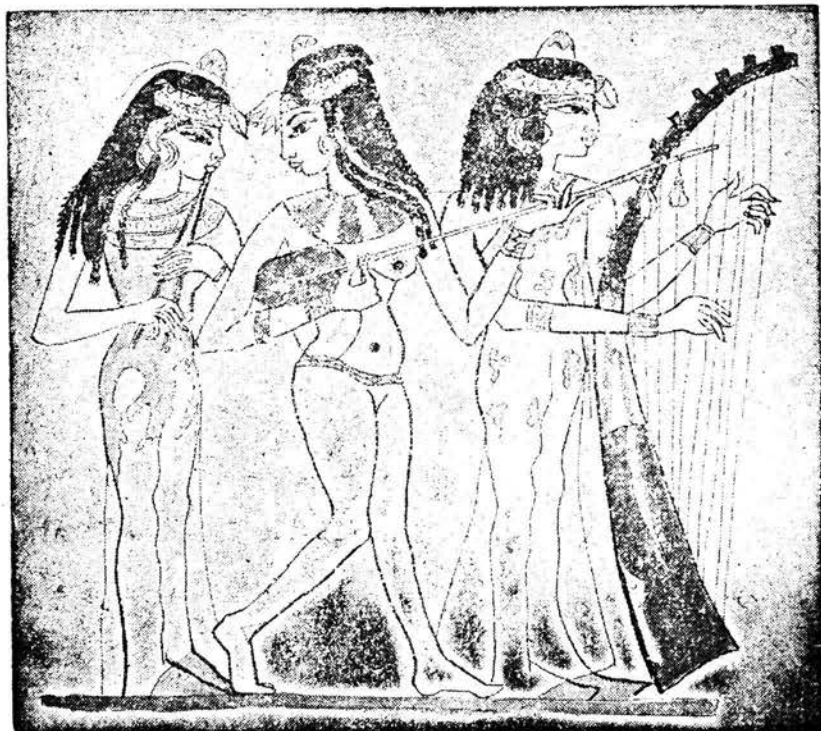
« . . . Et sous leur tombe, est enterré l'Amour. »
 Quelle mélancolie, quelle tristesse même, dans ce vers de Gautier. Je ne sais s'il est vrai, comme l'a dit un poète, que « les plus beaux vers sont ceux qu'on n'écrira jamais », mais avez-vous remarqué que les plus bouleversants poèmes d'amour sont rarement les hymnes inspirés par le bonheur triomphant mais au contraire, ceux qui n'exhalent que peines et souffrances, ce que l'Hamlet de Shakespeare nomme : « les tourments de l'amour dédaigné ». Evoquez en effet, en votre souvenir, les plaintes de Marceline Desbordes-Valmore, celles de Verlaine abandonné, ou bien la nostalgie du fameux Sonnet d'Arvers ; et écoutez aussi, si vous le voulez bien, ce beau poème de Maurice Magre : *Le Coffre*. — L'émotion qu'il a toujours éveillée en moi, chaque fois que je l'ai dit, lui fait mériter une place particulière parmi mes souvenirs.

Mais ne nous attristons pas, cependant, en songeant aux bonheurs défunts et à la fragilité de toutes ces choses humaines, amours passés ou gloires

théâtrales évanouies... Car rien n'est plus périssable que la gloire théâtrale ! Et, pourtant, bien qu'il sache sa renommée si fugitive et vouée à un prompt oubli, quelle admiration et quelle gratitude le comédien ne doit-il pas à son métier. Gratitude pour toutes les joies personnelles, intimes, dont il est redevable. Admiration, car tant de voyages accomplis en tous pays, ont persuadé le comédien que le théâtre est incontestablement l'un des meilleurs instruments d'une entente entre les peuples. Et est-il quelque chose de plus essentiel que cette entente ? Ne pourrions-nous pas faire nôtre, pour terminer, ce témoignage de Saint-Exupéry :

« Le grandeur d'un métier est peut-être avant tout d'unir les hommes : Il n'est qu'un luxe véritable, et c'est celui des relations humaines. »

Maurice Escande



LA HAUTE EGYPTE

LES CHARLATANS

(Suite)

Il y a dans les campagnes des hommes qui passent leur vie à aller d'un lieu à un autre et qui ont acquis partout une réputation de droiture, de pitié et de sainteté. Ces hommes protègent les paysans des méfaits des charlatans et éloignent de leur cœur la haine et le désir de vengeance.

J'ai rencontré au Saïd un bon nombre de ces rois non couronnés. Leur influence sur leurs fidèles est illimitée. Il y en a qui ont l'habitude de faire des visites saisonnières, se rendant dans certaines localités à date fixe. Dès leur arrivée, ils sont reçus dans les demeures de

N.D.L.R. — Cf. la première partie dans le numéro d'octobre 1960.

Yéhia Hakki est l'un des meilleurs conteurs arabes contemporains et nos lecteurs ont pu lire déjà de lui **La lampe à huile, Le Facteur, Réveillez-vous**, ainsi qu'une histoire imagée des origines de la renaissance littéraire en Egypte. Cette œuvre consacrée à la Haute Egypte représente avec beaucoup de réalisme les mœurs de cette région telles que l'auteur les a observées au début de sa carrière entre 1927 et 1929, alors qu'il était Secrétaire de Préfecture à Manfaloute.

leurs disciples et l'on sent qu'une sorte d'armistice règne partout dès qu'ils font leur apparition. Les gens mettent de côté les querelles de ce monde pour se replonger dans l'atmosphère de piété qu'ils avaient oubliée pour un temps. Les réunions du « zikr » — où l'on chante les gloires divines — se succèdent sans interruption et les prières sont récitées en groupe et aux heures fixées.

Les paysans entourent toute la journée et une bonne partie de la nuit le saint homme. Pas un seul crime n'est commis, les ennemis se réconcilient, l'époux ramène sa divorcée au domicile conjugal, le créancier devient plus coulant avec son débiteur, les hommes sont pleins d'humilité et de bonnes intentions, et sur leur visage rayonne un bonheur infini. Quant aux femmes, elles sont encore plus heureuses parce qu'elles sont occupées à préparer les mets les plus succulents. Elles sentent qu'elles sont en parfaite sécurité, elles et leurs enfants.

J'ai vu de mes propres yeux les hommes se disputer l'eau laissée par le cheikh après ses ablutions, pour en boire. A peine celui-ci a-t-il levé la gargoulette pour se désaltérer, que tous les assistants se la passent pour en obtenir ainsi la grâce. Dès que le cheikh déclare qu'il est temps qu'il s'en aille ailleurs, on entend un homme jurer par trois fois qu'il répudiera irrévocablement sa femme si leur invité ne reste pas une semaine de plus. Ces sept jours terminés, c'est au tour d'un autre individu à faire le même serment et ainsi de suite.

Je ne pouvais m'empêcher de me demander pourquoi le village ne continuerait pas à vivre de la sorte durant toute l'année, pourquoi

le mal devait-il reprendre le dessus dès le départ du cheikh ?

J'ai assisté à beaucoup de réunions présidées par ces cheikhs et je les ai entendu parler. Leurs connaissances ne m'ont pas frappé outre mesure, leur élévation morale également n'était pas extraordinaire, et il m'a paru que, chez eux, la sainteté était un métier hérité, un gagne-pain. Je ne les accuse d'aucun mal, je les disculpe de toute tentative de pression ou d'intimidation dans le but de s'enrichir, bien que la plupart d'entre eux exhibent un embonpoint de bons vivants. Il est vrai que si un cheikh venait à refuser le cadeau que lui présente l'un de ses adeptes, celui-ci en recevrait un coup mortel au cœur.

De mon temps — je ne sais ce qui en est aujourd'hui — ces hommes ont fait beaucoup de bien aux paysans, et leur influence ne s'étendait pas uniquement aux simples et aux naïfs. Il y avait à Manfaloute un commis d'école qui ne dédaignait pas de faire une halte à la buvette de la ville de temps à autre. Il avait la néfaste habitude d'écrire des lettres anonymes dans lesquelles il calomniait ses supérieurs. Mais il était devenu un adepte de l'un de ces cheikhs. Il ne tarda pas à s'adonner assidûment à la prière. Il finit par réserver moins d'heures au sommeil qu'aux genuflexions, et à force de se prosterner en buttant son front au sol, il s'y était fait une tâche indélébile connue chez les dévôts sous le nom de « zibiba » (ce qui signifie « raisin sec », car la tâche devient d'un brun sombre). Sa voix était devenue rauque à force de réciter des oraisons et des alléluias dans les interminables réunions du « zikr » et

à toute autre occasion. Les lettres anonymes avaient disparu de la circulation et il était devenu pour nous d'une amabilité vraiment sincère.

Mais hélas, le cheikh une fois parti, notre homme retourna à ses anciennes habitudes.

RECENSEMENT

Il m'est nécessaire, pour atteindre mon but d'informateur, de vous présenter ici mon récit sous forme de tableaux.

Premier Tableau.

Sur la banquette, devant la maison de l'Omdeh (1), pendouille un vieux tapis décoloré, posé là à dessein, en mon honneur. J'ai en main une vingtaine de questions à examiner, et elles exigent la mobilisation de l'Omdeh en personne, de ses parents, de ses gardiens et de ses ânes.

Le téléphone résonne sans cesse, me transmettant des communications urgentes de la préfecture. Le caissier s'amène, juché sur son âne, s'arrête en face de nous et jette à terre deux sacs pleins à craquer.

— Tout va bien, lui dis-je.

— Voilà tout ce que nous avons pu ramasser à la préfecture... et à grande peine !

— Encore des cassements de tête ?

(1) Omdeh : Maire de village.

— Et comment ! Mais, examinons un peu tout cela.

Le caissier débale les entrailles des sacs. Ce sont de volumineux paquets de paperasses officielles. Il défait le nœud qui les attache et, à ma grande surprise, je me vois en présence du plus long formulaire que j'aie jamais examiné. On aurait dit un édredon. Il avait un demi mètre de large et deux mètres de long.

— On nous demande de remplir ce formulaire dans le courant d'une semaine.

— Qu'est-ce que c'est que cette calamité ?

C'est le formulaire du recensement agricole général. Il fait l'objet d'une nouvelle loi dont je ne connais ni l'auteur ni le but. Il semble que nous ayons été invités à un Congrès International durant lequel nous avons pris l'engagement d'échanger des recensements conçus selon un plan uniforme. Ces congrès sont une lourde charge pour les petites nations. Par souci de dignité, elles y prennent des engagements qu'il leur est difficile de tenir.

En l'occurrence, il était requis que chaque cultivateur remplisse un de ces formulaires. Il devait y inscrire la superficie du terrain cultivé, les variétés de produits agricoles et la quantité de chacun d'eux, le détail des bestiaux et des animaux de basse-cour qu'il possédait, les arbres plantés sur son terrain, leur espèce et leur description.

Sur le formulaire figurent des noms de produits et d'arbres dont je n'ai jamais entendu parler et que je ne connais pas. Ces noms ont été traduits d'un formulaire original unique. Qui donc pourra remplir ces feuillets ? Où est-

il le paysan de chez nous qui pourra les lire et les comprendre pour ensuite donner, d'une écriture lisible — et non sous forme de pattes de mouches — une réponse à chaque question ?

L'omdeh et le caissier s'aperçoivent qu'une tuile vient de leur tomber sur la tête. Ce dernier s'assied à même le sol, s'empare du premier formulaire, retire le crayon chevauchant son oreille et s'apprête à écrire :

— Prend d'abord les terrains du Pacha. Que disent-ils chez toi ?

— Combien d'accacias ?

— Mettons vingt.

— Et de chênes ?

— Écris vingt, trente... est-ce qu'il viendront compter après nous ?

— Et les graminacées ?

— Qu'est-ce que c'est ça, les graminacées ? Que le diable les emporte. Jamais connu. Écris : « Il n'y en a pas. »

Je ne peux quitter les lieux avant que l'Omdeh et le caissier n'aient écrit un nombre suffisant de formulaires, toujours au hasard.

Sur le chemin de retour les sabots de l'âne scandaient sans cesse dans mes oreilles les paroles de l'Omdeh : « Est-ce qu'ils viendront compter après nous ? »

Deuxième Tableaux.

INOCULATION DES POULETS

Devant la demeure de l'Omdeh on a placé une chaise en paille tressée, peinturlurée de couleurs vives pareilles à celles des œufs de

Cham El Nessim ⁽¹⁾ : rouge, vert,... Au nord de la maison de l'Omdeh se trouve la mosquée d'où émanent les exhalaisons les plus nauséabondes qui aient jamais chatouillé mes narines. J'en ai la nausée et je suis sur le point de m'évanouir, mais l'Omdeh et ses hommes ne paraissent nullement incommodés par ces puanteurs.

La paille dont est tressée la chaise qui me sert à présent de siège est d'une épaisseur respectable, et pourtant les moustiques réussissent à la transpercer de leur dard, pénétrant jusqu'à la partie la plus charnue de mon corps, à travers pantalon et culotte. Devant nous, quelques poulets squelettiques picorent de menus grains dans les amas de crottin.

A mon arrivée, j'ai l'impression d'avoir interrompu une conversation agréable dans laquelle les hommes étaient engagés. Ils en gardent d'ailleurs sur leurs traits la trace de sourires significatifs. Ils regardent tous le caissier assis par terre, tenant auprès de lui un couffin rempli de paperasses et de registres. Il tient en main une feuille de papier de grande dimension qu'il est en train de plier. Le premier à prendre la parole est un homme vêtu d'une toge de bure qui laisse sa poitrine découverte :

— Continue ta lecture, Mokadess ⁽²⁾ Kha-

(1) Fête copte du second jour de Pâques.

(2) Chez les Coptes, on appelle « Mokadess » celui qui a fait la visite des Lieux Saints (Jerusalem), comme on appelle « Hajj » — chez les musulmans — celui qui a fait le pèlerinage de la Mecque

lil. Qu'y a-t-il encore ?

Je demande au caissier, de quoi il s'agit. Il me remet une feuille sur laquelle était écrite une communication du ministère de l'Agriculture décrivant une maladie qui frappe la volaille et les précautions à prendre pour y faire face : isoler les poulets atteints, répandre de la chaux dans la basse-cour, appeler le vétérinaire. Le ministère est disposé à faire l'autopsie de tout poulet à titre gratuit. Dans les dépôts du ministère il y a des piqûres contre ce mal, et ils sont fournis aux paysans au prix de vingt millièmes la pièce.

Le vieux bonhomme qui avait commencé à parler reprend :

— Mon bey, nous avons vécu toutes ces années pour en arriver à voir les seringues s'enfoncer dans la chair des poulets. Est-ce que ces bêtes sont des êtres humains ? L'année passée ils m'ont piqué et je suis resté à gémir toute une semaine. Qu'advient-il des pauvres poulets, je me le demande !

Tout le monde se met à rire en signe d'approbation. Je me rends compte, à la manière dont tous les villageois le regardent et aux rires qui fusent chaque fois qu'il ouvre la bouche pour dire n'importe quoi, que le vieux doit être le bouffon du village. C'est un personnage qu'on rencontre en général dans chaque localité rurale. Et le caissier de lui répondre :

— Toi, si tu avais seulement un tout petit poussin — je ne dis pas un poulet — tu aurais eu le droit de parler.

— Au fond, que le poulet guérisse ou ne guérisse pas, est-ce qu'on ne va pas le manger de toute façon ? Dès qu'il penche un peu la tête

te, on lui tranche le cou et c'en est fait. Est-ce que quelqu'un à du temps à perdre pour se mettre à ramasser des poulets morts et les remettre au gouvènement ? Par Allah ! Ils seraient pourris avant d'arriver à destination.

Et l'Omdeh de l'apostropher :

— Cheikh Darwiche, comprends donc. Ton cerveau restera-t-il toujours épais ? Tu n'y entends rien ! N'as-tu pas encore saisi ? C'est ainsi que le gouvernement travaille.

Troisième Tableau

LE TIERS DE L'ACREAGE

Une réunion « au sommet » à la Moudirieh ⁽¹⁾ et une autre à un niveau plus bas au Markaz ⁽²⁾, à la suite desquelles je me rends avec une force imposante de la maréchaussée montée à l'un des villages. Ma mission consiste à arracher les plants de coton se trouvant sur n'importe quelle superficie excédant le tiers de l'étendue totale de chaque propriété.

Le gouvernement avait jugé nécessaire, afin de mettre un terme à la baisse constante des prix du coton, de limiter la quantité de ce produit sur le marché. Une loi avait été promulguée pour la première fois à cette époque interdisant aux paysans de planter en coton plus du tiers de la superficie totale du terrain mis sous culture par chacun d'eux. Personnellement, je ne savais pas ce qui était advenu de

(1) Moudirieh : résidence du gouverneur de la province.

(2) Markaz : préfecture.

cette loi. Peut-être les paysans n'avaient-ils eu connaissance de son existence qu'après avoir planté leur terrain en coton. Peut-être s'en étaient-ils moqués, pensant que ce n'était que paroles en l'air. Toujours est-il que ma mission en cette journée était de remettre les choses en ordre et de faire respecter la loi par la contrainte et par la force.

Je trouve tout le village en état d'alerte, hommes, femmes et enfants. Ils sont tous réunis autour de moi. Ils me supplient et me conjurent de ne pas les ruiner après toute la peine qu'ils s'étaient donnée. Il me semble lire sur certains traits une expression éloquente qui voulait dire : « Et qu'est-ce que cela peut te faire que nous nous ruinions. Tu t'en bats l'œil. Tout ce qui t'importe c'est de toucher tes appointements le premier de chaque mois. » Et — à haute voix — ils répétaient :

— Est-ce que c'est juste ? Attendez donc un peu, vous prendrez le coton lorsqu'il sera prêt pour la récolte.

Comment ma conscience va-t-elle me permettre d'arracher les plants de coton appartenant à ces paysans ? Si l'un d'eux arrachait les plants d'un voisin, ne le traînerions-nous pas en justice, en prison ?

Je me transfère par l'imagination à l'époque où le paysan labourait assidûment son champ trois ou quatre fois, puis le nivelait, courbé sur la terre du matin au soir. Il avait ensuite tracé les sillons et creusé les rigoles ; il avait circulé à travers sa terre avec des graines sèches comme des pierres qu'il avait enfoncées sur le côté de chaque sillon, ne sachant si elles pousseraient ou si elles pourriraient. Il avait

prié Dieu de le protéger des surprises que pourrait lui réserver le sol et avait supplié la Providence de faire pousser les semences.

Un jour il s'était entendu avec le propriétaire de la machine d'irrigation pour qu'il lui fournisse l'eau pour son terrain six fois contre paiement de trois livres. Puis un jour l'eau avait coulé en abondance pour la première fois, inondant la terre. Il s'était alors enfoncé jusqu'aux genoux dans la boue. Plus tard un petit bourgeon vert avait fait son apparition sous forme de deux feuilles menues et délicates. C'est alors qu'il s'était mis à remuer de nouveau la terre et à arracher les bourgeons là où il les avait jugés en surnombre. Il avait couvé d'un regard tendre les nouvelles pousses en se disant que si le froid s'intensifiait, si le vent venait à souffler, tous les espoirs seraient perdus.

Plus tard, le ver qui attaque les feuilles et celui qui s'en prend à la capsule l'avaient harassé. Ensuite il y avait eu la menace de l'eau du Nil, lors de l'ouverture des digues. Envahirait-elle le terrain avant que le coton n'ait mûri ? Le jour, il avait gardé jalousement son bien, un gourdin à la main ; la nuit, il avait quitté sa demeure pour aller reposer à la lisière du champ, un fusil sous la tête. Lorsqu'il tousait de temps à autre, il recevait en réponse l'écho d'un coup de feu tiré par un voisin.

Je suis donc debout au milieu des paysans. J'écoute toutes leurs doléances et je suis perplexe : que dois-je faire ? Et c'est ce jour même que pour la première fois on tente de me corrompre. Je sens encore la main d'un paysan pressant dans la mienne un billet de dix livres. Je ne me fâche pas, je ne morigène pas celui qui

essaie d'acheter ma conscience. Lui-même ne se rend pas compte de ce que je ressens.

C'est alors que je cherche des échappatoires. D'abord je choisis les berges des drains et des rigoles. Ici les plants de coton poussent peu et mal. Je considère donc ces superficies comme faisant partie des terrains du village, par indivis entre les cultivateurs. Ensuite je ferme l'œil et la bouche quand je remarque que l'arpenteur triche et compte une longueur de sa mesure au lieu de deux.

Vers le soir, je retourne à la maison de l'Omdeh et, assis face à face, nous observons à distance les flammes qui s'élèvent des tas de plants de coton que nous venons d'arracher de terre. Notez aussi que nous avons exigé des paysans qu'ils nous fournissent le pétrole nécessaire à la destruction de leur bien par le feu.

Cet incident me rappelle ce que l'historien El Djabarti relate de la corvée imposée par Mehemet Ali aux travailleurs. Il raconte qu'on exigeait d'eux le paiement des cachets des joueurs de tambour, et de flûte et du chanteur qui les accompagnaient lorsqu'ils exécutaient leur besogne, pour leur donner du courage et les entraîner.

Je quitte le village et je ne vois tout autour dans les ténèbres de la nuit que des spectres immobiles, la tête baissée, accablés à la fois par la surprise et la douleur.

En ce temps-là un abîme séparait le paysan des représentants de l'État. Cette incompréhension n'existe plus de nos jours, Dieu en soit loué ! Pendant la période que j'ai passée en Haute-Égypte, le gouvernement n'était certainement pas, pour le peuple, un serviteur, mais

bien au contraire un maître tyrannique et ignorant. Il n'était capable que de peu de bien, mais il était toujours prêt à causer beaucoup de mal.

Je n'ai jamais pu me débarrasser, durant toute la durée de mon service au Saïd, de ce sentiment de tristesse que me causait cette antagonisme d'intérêts. Il en était résulté que même les mesures décrétées par l'État avec les meilleures intentions du monde étaient mal reçues, mal interprétées par le peuple soupçonneux. J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir, que dis-je je n'avais d'autre but ni d'autre plan que d'amener le paysan à collaborer, à reprendre confiance, mais je n'ai pas réussi.

Dans l'esprit du villageois il y a la certitude que l'État ne le comprend pas et que les fonctionnaires sont des intrus et des mercenaires qui n'ont d'autre souci que de toucher leurs appointements. Leur cœur est bien loin du paysan, et la phrase qu'ils répètent à tout bout de champ : « Le travail du gouvernement est ainsi », est-elle de nature à satisfaire quelqu'un ?

RAPACITE

Une des raisons qui opposaient le paysan à l'État sous le régime révolu c'était la rapacité que témoignaient certains fonctionnaires. Ce sont eux qui ont induit le paysan à traiter les représentants du gouvernement tantôt de « mercenaires » et tantôt de « mystificateurs ». Ce sont les épithètes que l'on entendait couramment. Le fellah croyait dur comme pierre — sur la foi d'incidents et de faits peut-être pas très nombreux — que ces fonctionnaires le pre-

naient pour la poule aux œufs d'or, qu'ils considéraient sa terre comme une source de richesse inépuisable.

Partant, le paysan se gardait bien de montrer le moindre signe de prospérité, comme je l'ai invariablement remarqué. C'était sa ligne de défense et il l'avait héritée de ses aïeux qui avaient eu jadis le dos labouré par la cravache des encaisseurs de l'impôt foncier. Nul besoin de nous reporter à l'époque des Mamelouks. Lisons plutôt les mémoires de Mohamed Abdou et de Aly Moubarek, ces deux dignes fils de paysan. Nous y connaissons tous les subterfuges utilisés pour soutirer l'argent du paysan. Il en était résulté des exodes en masse ; tous les habitants de certains villages de Basse-Égypte avaient quitté le territoire, les uns émigrant vers l'est — en Syrie, et les autres vers l'ouest — en Libye et même plus loin. Je regrette de n'avoir trouvé nulle part un compte-rendu de ces exodes et de leurs itinéraires.

Il peut se faire que le paysan craigne aussi de faire montre de sa richesse de peur d'exciter l'envie d'autrui. Le fait est qu'il vit dans une peur continuelle de l'œil bleu ; il le craint pour l'effet qu'il est supposé avoir sur sa personne, sur ses enfants, ses bestiaux et ses récoltes. Durant leurs veillées, les paysans ne manquent jamais d'échanger des histoires sur le mauvais œil. On m'a conté l'histoire d'un homme étrange. Il suffisait qu'il lance un seul regard sur une caravane de chameaux cheminant au loin et qu'il prononce une expression d'admiration pour que toutes les bêtes s'affaissent aussitôt et meurent. On vous raconte ces choses-là avec

une telle conviction qu'il serait futile d'essayer de suggérer la moindre velléité de doute.

Il résulte de ce souci d'apparaître misérable que le paysan néglige de se laver, de se nettoyer ou de posséder une demeure convenable. J'ai connu un riche villageois qui portait comme couve-chef une sorte de turban formé d'une étoffe enroulée autour de sa tête. On aurait dit un tube noirci par la crasse. Il m'avait vraiment dégoûté et, étonné de voir des traits qui trahissaient l'intelligence voisinant avec une telle saleté, je n'avais pu m'empêcher de lui demander pourquoi il ne lavait pas son turban. Avec infiniment de malice, il m'avait répondu :

— Monsieur l'Effendi, l'homme est poussière.

L'humilité équivalait chez lui à la saleté.

Je dois toutefois mentionner ici un paysan — un seul — dont l'image restera toujours gravée dans ma mémoire. Il me semble le voir encore devant moi aujourd'hui. C'est le seul homme qui, durant deux années, ait attiré mon attention par sa propreté. Dans mes allées et venues, côtoyant son champ de fort modeste dimension, je l'apercevais bêchant, cependant que sa tunique bleue immaculée flottait au vent. Il avait la démarche altière et fière. Nous échangeions des salutations et entamions des conversations, et nous nous étions familiarisés l'un à l'autre. Je lui fis part de mon admiration pour sa propreté qui le distinguait des autres paysans. Il me répondit :

— Je suis un homme qui fait ses dévotions. Je fais donc mes ablutions cinq fois par jour.

L'Islam, qui est la religion de la propreté, condamne la malice et la souillure.

Mais revenons aux fonctionnaires et à leur rapacité. Il est fort possible que certains d'entre eux établissent une corrélation entre la valeur et la pompe de leurs fonctions et l'étendue de la générosité que les paysans leur dispensent. L'Omdeh peut présenter à un petit fonctionnaire un bout de fromage et un oignon. Peut-être ira-t-il jusqu'à lui offrir deux œufs durs. Toutefois, si l'employé de l'État est du type rapace, il se fâchera, considérant que sa dignité a été offensée. Alors le paysan lui présentera les deux plats traditionnels : des « bamia » ⁽¹⁾ et de la « mouloukhia » ⁽²⁾ nageant dans des mares de beurre et de sauce tomate. Mais s'il osait mettre ces deux plats sous le nez de l'officier de police, malheur à lui, car pour un tel personnage, un poulet entier est de rigueur. Pour le gouverneur de la province, c'est un mouton qu'il faut égorger. C'était là le barème de mon temps.

J'ai entendu certains fonctionnaires parler entre eux de ce qu'il appelaient « la ration sèche ». Je compris par la suite que cela voulait dire « la ration à emporter », car si le fonctionnaire ne prenait pas son repas chez son amphitryon, cela ne voulait pas dire qu'il en serait privé. Un paquet, que l'Omdeh lui remettait à son départ, contenait « la ration sèche » compensant le repas manqué. Arriver à se faire livrer « la ration sèche » au lieu de déjeuner sur place était une prouesse, car le fonctionnaire

(1) Bamia : cornes grecques.

(2) Mouloukhia : corète.

pouvait ainsi casser la croûte avec les siens à son retour au logis.

Je me souviens d'un jour où je m'étais rendu avec un officier de police enquêter dans une affaire. Arrivés au village, nous fûmes les hôtes de l'Omdeh. Je jugeai que l'enquête devrait se terminer dans une heure ou deux tout au plus. Mais l'officier traîna en longueur et il ne cessait de répéter en s'adressant à l'inculpé :

— Encore une question : Dis-nous ce que tu sais de.....

C'était des questions oiseuses qui ne pouvaient avoir aucun effet sur le cours de l'enquête. L'Omdeh assistait à l'interrogatoire pendant un moment puis s'éclipsait, l'air inquiet. Il fit ainsi la navette jusqu'à l'heure du déjeuner. L'officier déboutonna sa tunique, exposa la rotondité de son abdomen, posa sa tête nonchalamment sur le dossier de la banquette et étendit ses jambes sur le sol.

Le repas ne tarda pas à nous être offert, ornementé d'un beau poulet bien gras... (prière de consulter la tarification). Un fois les victuailles consommées, nous sortîmes, et à peine avions-nous franchi le seuil qu'une femme vint en criant et en se lamentant. Elle se dirigeait vers l'Omdeh, prête à l'empoigner.

— O, Omdeh ! N'as-tu point de pitié ? Ne pouvais-tu trouver personne d'autre que moi, une pauvre femme pour lui enlever un poulet. Qu'il te descende dans l'estomac comme du poison !

Je compris aussitôt que l'Omdeh avait usurpé le bien d'une faible citoyenne. J'en ressentis une grande honte ; j'eus même peur que sa malédiction ne se réalisât, car Dieu entend la voix des opprimés. L'officier sauta dans la

voiture et j'en fis autant, car c'était là une question qui ne nous concernait pas. Elle devait être réglée exclusivement entre l'Omdeh et la paysanne !

L'officier considéra cet incident comme une anecdote à raconter pour faire rire, l'histoire de l'Omdeh impudent exploitant impunément les paysans. Il en rit tout au long du trajet de retour, et le plus étonnant, c'est que je partageai son hilarité.

Au début de mon service ici, j'ignorais tout de ces mœurs, mais j'eus bientôt l'occasion de constater qu'un homme remplissant mes fonctions devait passer des journées entières hors de chez lui, en diverses missions.

J'accompagnais un jour un comité d'arpentage chargé de relever la superficie de terrains formés par les alluvions du Nil. Nous avions avec nous le cheikh du village, l'arpenteur avec son apprenti et deux gardiens portant une longue chaîne d'arpenteur, seul instrument de travail.

Nous cheminâmes à travers champs jusqu'au Nil. Le trèfle était haut d'environ un demi mètre. Il était vert et moite, et ça et là une vache ou un buffle broutait béatement et l'écrasaient entre leurs larges mâchoires en agitant les oreilles. Il était grand temps que ces bêtes au regard pacifique mangent quelque chose de frais après la nourriture sèche et peu appétissante des mois précédents. Au-dessus de nos têtes, le ciel était tacheté de nuages floconneux. L'air était léger, l'atmosphère diaphane, et il me semblait qu'une main douce et paisible me caressait la face. Le Cairote que j'étais avait l'impression que des fenêtres jusque là fermées

dans le plus profond de lui-même venaient de s'ouvrir pour la première fois. Nous étions entièrement coupés du monde, entourés comme nous l'étions de végétation, de terre, d'animaux et du Nil. Mon cœur plongea alors dans une sérénité merveilleuse que j'aurais souhaitée éternelle. Cette ambiance m'incita à tenir avec mes compagnons des propos familiers comme ceux qu'on échange en pique-nique. Toutes les barrières furent démolies et nous parlions avec la plus grande liberté : c'est là un des traits de mon caractère et pourtant il m'a causé parfois pas mal de désagréments. Midi vint puis s'en alla, et je sentis la faim me tenailler. Je m'aperçus que les hommes complotaient quelque chose ; leurs têtes s'étaient rapprochées et il se chuchotaient je ne sais quoi. Puis soudain un gardien prit ses jambes à son cou et se dirigea vers le village. Cette scène me fit grand plaisir et je me rejouis à la vue des jambes du gardien fonctionnant à plein rendement.

Que le lecteur ne me tourne pas en ridicule lorsque je lui dirai que je m'attendais — dans ma naïveté — à un festin succulent, à un repas fin qui viendrait compléter cette nature enchantée et cette atmosphère romantique. Si vous me demandiez de vous décrire exactement comment j'imaginai ces plats, je ne saurais le faire. C'est comme si je m'attendais à ce que des mets savoureux, que nulle main humaine n'aurait touchés, allaient nous tomber du ciel.

Après une longue absence du gardien — qui eut le don d'aiguiser mon appétit — le bonhomme retourna tenant en main un grand mouchoir noué sur quelque chose. Les hommes quittèrent immédiatement leur travail. Ils étendi-

rent par terre un linge pour que je m'y assoie, puis ils firent cercle autour de moi à même le sol, à droite et à gauche. Sur leur visage se lisait la joie de nous voir unis. Ils étaient heureux parce que j'allais partager leur repas. Je n'étais plus pour eux ni un « mercenaire », ni un « mystificateur ». Ils défirent le nœud du mouchoir. Celui-ci ne contenait que du pain rassis et des oignons bien ronds.

Je vous dirai franchement que, bien que j'eusse compris tout le sens de la joie qui remplissait leur âme, je ressentis une profonde déception et je me lamentai sur mon sort. Jamais jusqu'à ce jour aucun de mes repas n'avait consisté uniquement en pain et en oignons. Même les jours maigres ou les jours de diète où nous n'avions pour plat de résistance qu'une simple purée de fèves, avec laquelle on grignote d'habitude des oignons, je n'ai jamais accepté de croquer cette vulgaire plante potagère. Il m'avait toujours paru fort laid celui qui se remplissant la bouche de cet encombrant légume le concasse bruyamment entre ses dents. Pour ma part, je préfère les oignons verts, longs et effilés. Était-ce donc là le repas fin tombant du firmament auquel j'avais rêvé ?

J'eus honte de m'excuser et je mangeai avec eux à contre-cœur. Comme j'aurais souhaité avoir eu l'âme plus forte et plus altière pour m'élever au-dessus de ces futilités qui me hantaient : le mépris, l'embarras. De nouveau j'admirai la terre, les plantes, les animaux et le Nil qui leur servait de cadre. J'observai ces gens simples qui — ingénument — tenaient à partager ce qu'ils avaient avec moi. Et je m'aperçus que le Ciel m'avait, en vérité, comblé, que tout

autre repas que celui-ci aurait été, en la circonstance, une erreur, une extravagance, une supercherie, un contresens.

Et c'est ce jour-là que j'appris comment se mange le gros oignon rond. On le place par terre et on l'écrase d'un coup de poing phénoménal ou bien au moyen d'un pilon de mortier. Lorsque je voulus les imiter, je me fis très mal à la main. Généreusement ils se dévouèrent pour écraser pour moi l'oignon et me le présentèrent comme si c'était un poulet qu'ils auraient désossé. Nous n'avions à notre disposition ni couteau ni canif, rien que nos dents.

Après le repas, je crus que j'allais tomber de sommeil ; j'aurais pu dormir, même si je devais poser ma tête sur les genoux de l'arpenteur. L'odeur de l'oignon empesta ma bouche, ma langue et mon gosier jusqu'au surlendemain. Je sentais que quelque chose bouillonnait dans mes entrailles. Je passai toute ma journée de fort mauvaise humeur, prêt à la chicane, rebarbatif, querelleur, et je jurai et blasphémai comme un charretier. Si j'en étais arrivé à ce point après un seul repas à base d'oignon, que devait-il donc advenir de ces costauds qui ne se nourrissaient que de cette plante odoriférante la plupart du temps ?

Mais si je me suis apitoyé sur mon sort lors du repas aux oignons, j'ai ressenti de l'indignation mêlée de tristesse à l'occasion de l'incident que je vais vous raconter. Un certain soir, après dîner, un homme ayant une affaire pendante dans mes dossiers vint frapper à ma porte. A peine eus-je le temps de l'entrouvrir qu'il se faufila à l'intérieur, la main derrière le dos, comme si c'était un fugitif cherchant refuge.

Quand il se fut rassuré qu'il n'y avait pas de tierces personnes, il ramena sa main vers l'avant et la porta à hauteur de ma figure. Il voulait que j'en aie plein les yeux du grand poisson brillant dans la demi-obscurité, attaché à une corde de paille tressée. Tout en souriant, il approcha le poisson de mon nez. C'est avec cela qu'il comptait me corrompre. Je ne m'emportai pas parce qu'il tentait d'acheter ma conscience, mais parcequ'il me prenait pour un glouton avide et rapace. D'ailleurs je ne crois pas qu'il ait acheté ce poisson ; il l'avait probablement pêché lui-même.

Ce n'était point une solution pratique pour moi d'emporter ma nourriture lorsque mon travail m'obligeait à prendre mes repas au dehors, car j'avais vraiment honte de manger tout seul en présence des paysans. D'autre part, il me semblait incorrect de m'imposer à la table de ceux que je devais visiter. Je n'étais pas aveugle, je n'avais qu'à jeter un coup d'œil à l'intérieur de leurs demeures pour me rendre compte qu'il n'y avait rien qu'on pourrait appeler des « meubles ». Rien que des chaises empaillées, vieilles et bancales. De toutes les maisons de paysans que j'ai visitées, la plupart ne comprennent que le plancher en terre battue, les murs et un four à ciel ouvert sur lequel ils cuisent des miches de pain fait de blé et d'orge, des miches bleues gonflées : c'est toute leur nourriture... avec le fromage fermenté — qu'on appelle « miche » — et l'oignon. Ils ne possèdent rien d'autre, à moins que vous ne vouliez mentionner les détritrus de maïs qui leur servent de tapis dans leurs demeures.

J'avais l'habitude de leur jurer mes grands

dieux que j'étais malade ou rassasié pour qu'ils me permettent de rester à jeun toute la journée, afin que je puisse dîner tranquillement chez moi à mon retour. Avec le temps, j'avais trouvé que cette méthode me permettait de conserver ma ligne et d'améliorer ma santé, et j'en louais la Providence.

Yéhia Hakki

*Traduction Française
de la Revue du Caire*

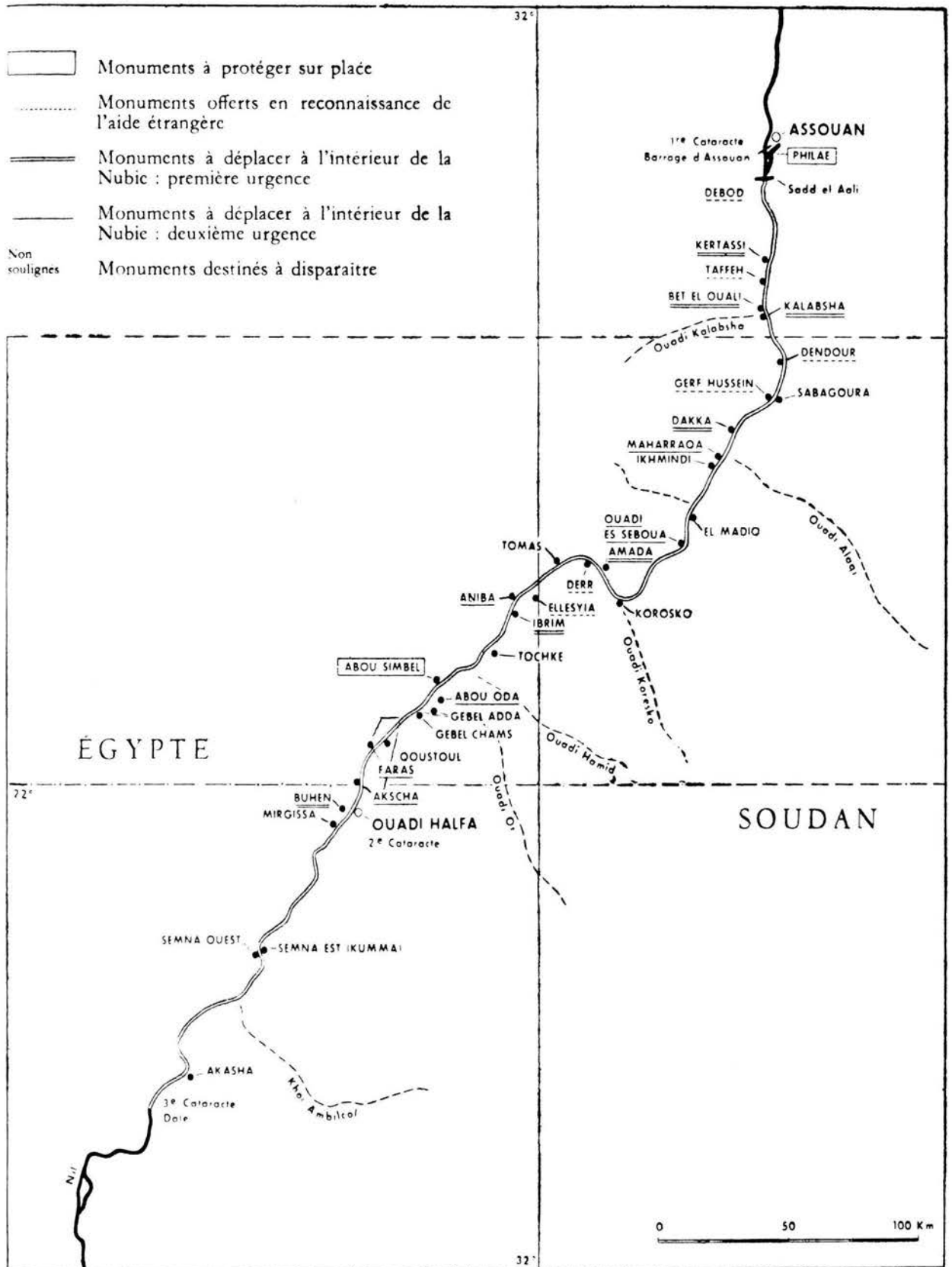


LES MONUMENTS DE LA NUBIE

CHRONIQUE DE NUBIE

La sauvegarde des monuments et des sites de la Nubie, menacés de disparition définitive par la construction du Haut-Barrage, est entrée dans sa phase active pendant l'été 1960. Jusque là le Service des Antiquités de l'Égypte à Qoustoul et Ballanah, l'Université de Milan à Ikhmindi et Maharraqa, l'Université d'Alexandrie à Gebel Adda, l'Institut archéologique allemand à Amada, l'Université du Caire à Aniba et l'Institut français d'archéologie orientale à Ouadi es-Séboua s'étaient bornés à des fouilles complémentaires ou nouvelles dans des sites déjà connus, mais insuffisamment explorés. Mais l'Appel du Ministre de la Culture et de l'Orientalisme nationale à l'Unesco, en avril 1959,

N. L. L. R. — Nos lecteurs ont pu lire dans notre numéro d'octobre l'excellent article de Mme Christiane Desroches-Noblecourt conseiller de l'UNESCO auprès du Centre de Documentation conservateur en chef au Musée du Louvre, au sujet de l'entreprise de Sauvegarde des monuments de la Nubie, article qui faisait le point de la situation actuelle. Nous avons demandé à Mr. Louis-A. Christophe notre éminent collaborateur et secrétaire-général du Comité de Sauvegarde au Caire de passer en revue tous les monuments peu connus de la zone destinée à être inondée, afin de donner au public une idée plus précise des richesses archéologiques de la région. On trouvera ici la première de ces études.



Carte des Monuments de la Nubie.

la réunion des Experts internationaux, en octobre 1959, l'Appel du Directeur général de l'Unesco au monde entier, en mars 1960, et la première réunion du Comité consultatif de la République Arabe Unie, en mai-juin 1960, devaient donner une impulsion nouvelle à un problème qui dépasse les possibilités nationales pour nécessiter une collaboration universelle ; ne s'agit-il pas, en effet, d'assurer la protection et le sauvetage d'une part importante du patrimoine culturel commun de l'humanité.

La République Arabe Unie se devait de donner l'exemple et de commencer, en multipliant ses efforts, à exécuter le programme général, établi par le Service des Antiquités en fonction des différentes étapes de la construction du Haut-Barrage et de la situation géographique des édifices par rapport au niveau des eaux en amont du Barrage d'Assouan. Il était bon de montrer aux Etats membres de l'Unesco que la République Arabe Unie, soucieuse à juste titre du développement économique du pays et de l'avenir de ses habitants, ne se désintéressait pas du problème archéologique : en demandant l'aide du monde entier, elle ne renonçait pas à ses devoirs ; bien au contraire, elle évaluait à leur valeur exacte les tâches qui l'attendaient, se proposait de les remplir jusqu'à l'extrême limite de ses possibilités ; mais, consciente de l'ampleur de ses tâches et de la modicité de ses moyens, elle sollicitait l'aide de tous pour ne pas encourir les reproches des générations futures et pour sauver plus que l'essentiel, la totalité des monuments menacés.

L'urgence des travaux à entreprendre ne permettait pas d'attendre la réponse des Etats membres à l'Appel pathétique du Directeur général de l'Unesco. Courageusement, le Dr. Saroit Okacha, ministre de la Culture et de l'Orientalisation nationale, et

son adjoint, le sous-secrétaire d'Etat, Abdel Mo-neim el-Sawi, obtinrent les crédits indispensables et donnèrent l'ordre au Dr. Anwar Choukry et à son collaborateur immédiat, M. Taha el-Cheltaoui, de procéder immédiatement au déplacement de trois temples, au nord de la Basse-Nubie, visible seulement pendant l'été et que les travaux du Haut-Barrage risquaient de faire émerger, les années suivantes, pendant une trop courte période : Taffah, Débod et Kirtassi.

L'administration du Haut-Barrage et son ministre, le Dr. Hassan Zaki, celle des Travaux Publics et son ministre, M. Moussa Arafa, accordèrent les plus larges facilités : le plan d'eau fut même abaissé au-dessous du niveau utile à la bonne marche de l'usine hydro-électrique et de l'usine d'engrais d'Assouan pour permettre aux équipes de fouilleurs d'examiner les fondations des monuments déplacés.

Ainsi une collaboration étroite entre les diverses grandes administrations de la République Arabe Unie permit la réussite aussi complète que possible d'une entreprise qui, menée avec les moyens ordinaires, est actuellement achevée. Les équipes du Centre de Documentation ont assuré tous les relevés épigraphiques, architecturaux, photographiques, etc. ; celles du Service des Antiquités se sont bien acquittées du transfert des édifices et des fouilles en profondeur. A ces techniciens et ouvriers égyptiens se sont joints des experts bénévoles fournis par deux des premiers Etats qui ont offert de participer à la campagne de sauvegarde : deux architectes et un médecin polonais étaient à Taffah et à Débod ; un architecte et deux philologues belges, à Débod et à Kirtassi.

Au même moment, deux ingénieurs des Pays-

Bas étudiaient les moyens de sauver, dans son cadre, l'île de Philae, et les représentants des ingénieurs-conseils Coyne et Bellier achevaient leurs recherches préliminaires à la construction d'un contre-barrage pour sauvegarder *in situ* les deux temples d'Abou-Simbel, recherches conduites aux frais communs de la République Arabe Unie et de l'Unesco. Et pour compléter ces études, une mission de l'Unesco, dirigée par le Professeur Gazzola, de Vérone, vint pour la seconde fois cet été, en août, examiner le problème de la consolidation des grès nubiens et celui du transfert des temples construits ou creusés dans la masse rocheuse. D'autre part, la France envoyait deux expéditions pour participer au programme de la sauvegarde : une mission d'épigraphie classique qui, sous la direction du Professeur de l'Université du Caire, Abdullatif Ahmed Ali, releva les inscriptions grecques de Débod et de Kirtassi, puis de Philae, Dakkah et Ouadi es-Séboua ; une mission de prises de vues photogrammétriques, déléguée par l'Institut Géographique National de Paris, enregistra Débod et Kirtassi, avant de se rendre à Philae, à Dendour et à Dakkah.

En septembre, une mission de l'Université de Milan commençait ses travaux de fouilles à Sabagoura. En octobre une équipe de spécialistes tchèques, polonais et français étudiait les cartes photogrammétriques et les photographies stéréoscopiques, résultant des travaux de l'Institut Géographique National de Paris en septembre-octobre 1959, pour préparer la grande expédition de reconnaissance archéologique que l'Université de Londres doit effectuer à partir de décembre 1960 en territoire nubien et pour faciliter les travaux que différentes missions étrangères et égyptiennes ont proposé de faire en des points précis de la Basse-Nubie. A cette date

le Centre de Documentation, (avec l'aide d'un architecte suisse, expert de l'Unesco,) poursuivait ses relevés à Kalabcha et à Bet el-Wali et commençait ceux de Gerf-Hussein, avant de faire un relevé complémentaire dans le site d'Abou-Simbel.

La Nubie est vaste, riche et peu connue, ses temples sont trop souvent inaccessibles ; aussi nous a-t-il paru nécessaire et utile d'ouvrir une chronique régulière dans laquelle nous décrirons ses monuments, sans tenir compte de la géographie pour éviter les inconvénients d'un Guide, mais en suivant un ordre chronologique, celui des grands travaux qui furent inaugurés cet été et se poursuivront pendant quatre ans environ.

CHAPELLE NORD DE TAFFAH

Taffah ! Un site admirable à une cinquantaine de kilomètres du barrage d'Assouan, juste à l'entrée nord du défilé connu sous le nom de Bab Kalabcha, sur la rive occidentale du fleuve. C'est là que se rejoignent sans transition les grès nubiens qui se sont graduellement écartés vers l'ouest et les granits sombres qui rétrécissent le cours du Nil. Nous entendons encore Madame Desroches-Noblecourt, conseiller de l'Unesco pour le Centre de Documentation, s'écrier : « Voilà le plus beau paysage de Nubie ! Quelle paix ! Quel charme ! » Les maisons du village sont au loin, là-haut, sur la colline, les unes à côté des autres, vides ou habitées. Au pied de la petite falaise, maintenant que le lac de retenue a disparu et que le Nil est à sa côte la plus basse, des résurgences donnent naissance à une source, à des sources : des chèvres, des moutons, une vache paissent paisiblement, gardés par des enfants qui

jouent et des femmes qui bavardent. Une vieille vient, s'affolle à l'idée que nous pourrions empoisonner cette eau pure, nous invective. Mais notre attitude doit la rassurer : nous buvons un peu de cette onde limpide (il fait si chaud !) et, souriant aux enfants qui s'assemblent et aux femmes qui calment l'aïeule, nous poursuivons notre chemin : nous allons voir les inscriptions coufiques qu'on nous a signalées, une tombe chrétienne creusée sur le haut de la colline, puis, plus loin, Taharqa, le monastère copte construit avec des blocs antiques et d'où la vue est si belle, avant de revenir dans l'immense crique remplie d'alluvions où a été construite, probablement à l'époque romaine, la chapelle nord de Taffah.

C'est tout ce qui reste d'un ensemble qui a été, pour la première fois, bien décrit par Burckhardt en 1813 (Norden, au XVIII^{ème} siècle, ne s'est pas donné la peine de descendre de son bateau), puis, plus longuement, l'année suivante, par le capitaine Henry Light. Traduisons le texte de Light, même s'il n'est pas toujours très exact au point de vue archéologique : « Taffah contient plusieurs
« vestiges d'anciennes constructions, disséminées
« çà et là dans une plaine ouverte cultivée, de près
« de deux kilomètres de long et d'un kilomètre
« de large, et limitée par le désert et les montagnes
« Le village doit avoir deux ou trois cents habitants
« dont un cheikh règle le travail et assure la sub-
« sistance. Le palmier-doum et le palmier-dattier y
« sont très abondants.

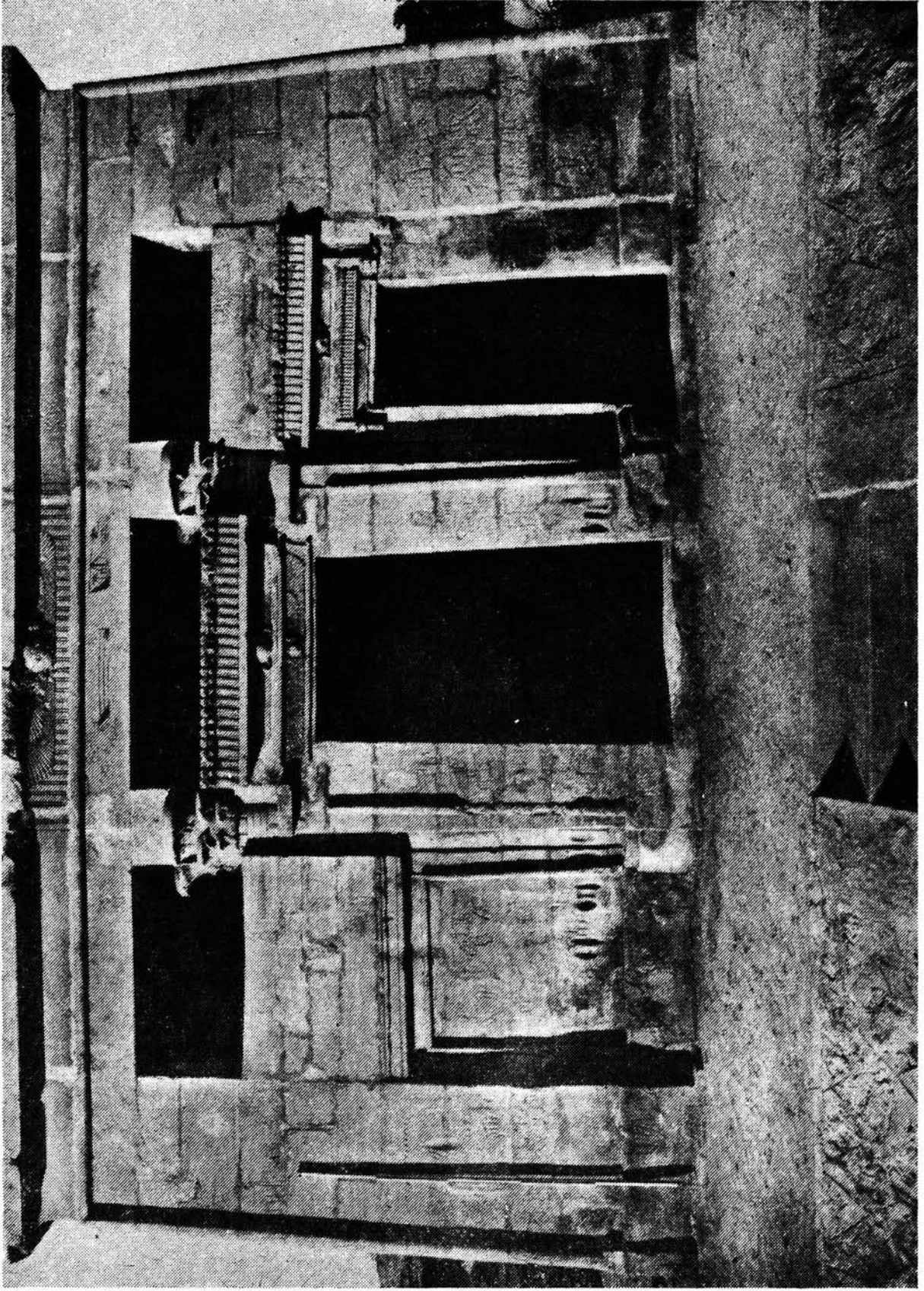
« Les antiquités consistent en plusieurs encein-
« tes maçonnées, formant de larges rectangles, dont
« la hauteur ne dépasse guère un mètre ; quelques
« unes sont remplies de blocs de pierre, de corni-

« ches inachevées et de fragments de portes. Ces
« enceintes se trouvent aux deux extrémités de la
« plaine où est construit le village. Au centre de la
« plaine, il y a deux édifices séparés l'un de l'autre ;
« l'un est complet et a la forme d'un portique ;
« l'autre est en ruines et paraît avoir été une église
« des premiers temps du Christianisme⁽¹⁾.

« Le premier édifice est presque fermé sur sa
« façade par un tas de boue et il est entouré par les
« masures des indigènes. C'est un portique pyrami-
« dal, regardant vers le sud ; deux colonnes, enga-
« gées dans un mur presque jusqu'à la base de leurs
« chapiteaux en forme de lotus complètement épa-
« nouis, supportent un entablement et une corniche.
« Entre les colonnes et de chaque côté, il y a de
« petites portes surmontées d'une corniche et d'une
« frise et, au-dessus, une seconde et une troisième
« corniches. Sur chacune de ces corniches est repré-
« senté le globe ailé et sur la frise on a sculpté une
« perle et une feuille.

« La façade de cette construction qui a environ
« neuf mètres de long est proportionnellement plus
« haute que les autres façades que j'ai vues en
« Egypte. L'intérieur est bien conservé ; le toit est
« soutenu par quatre colonnes frustes dressées sur
« une base manifestement circulaire ; leurs chapi-
« teaux sont en forme de lotus totalement épanouis.
« A l'intérieur, la profondeur de l'édifice ne dépas-
« se pas sept mètres et il n'y a pas d'hiéroglyphes ;
« mais sur l'un des murs est gravée une croix de

(1) La Nubie fut entièrement christianisée. A la conquête arabe, les Chrétiens de Nubie s'enfuirent en Ethiopie ; seuls les habitants de Taffah se convertirent tous à la fois à la religion musulmane ; ce sont donc, très probablement, les gardiens des plus pures traditions anciennes.



Chapelle de Taffah en 1908, après les restaurations de Barsanti.

« Malte. Aucun vestige ne permet d'imaginer que « ce portique était relié à une autre construction.

« Le second édifice s'ouvre vers l'est : les murs « nord et sud sont en ruines, le mur ouest est com-
« plet. Par devant, il y a une porte, puis à l'intérieur
« deux colonnes, avec des chapiteaux en forme de
« lotus complètement épanouis, qui soutiennent un
« petit fragment du toit. Sur les murs sont conser-
« vées des peintures chrétiennes à la détrempe,
« représentant des personnages grandeur nature.
« Sur la corniche de la porte est sculpté le globe
« ailé. Devant la chapelle gisent plusieurs chapi-
« teaux, des fûts de colonnes brisés et d'autres
« fragments de constructions ».(¹)

Lorsque nous abordâmes à Taffah, au début de juillet 1960, nous ne reconnûmes pas le site que nous avons vu, dix ans plus tôt, en septembre 1950. Nous avons gardé le souvenir d'une épaisse haie de sorgho, profonde d'une centaine de mètres et dissimulant aux passagers des barques nilotiques une chapelle à demi-ruinée, et nous retrouvions une grande plaine toute nue que la sécheresse avait extraordinairement crevassée en masses limoneuses hexagonales sur le pourtour desquelles croissait une herbe rase, tendre verdure qui ne devait pas tarder à dépérir. Au centre de la plaine s'élevait, solitaire, la chappelle nord de Taffah,⁽²⁾ chaos informe de pierres à l'intérieur de quatre murs à demi effondrés.

Nous étions venus trop tôt dans la saison : les habitants du village de Taffah n'avaient pas encore

(1) Henry LIGHT, *Travels in Egypt, Nubia...* p. 60-62 ; dessin du village de Taffah, avec la position respective des deux chapelles, en face de la page. 60.

(2) C'est le premier édifice d'Henry Light.

égratigné de leur charrue antique, ou plutôt de leur pioche rudimentaire, le limon fertile pour y ensemer ce qui serait deux mois plus tard leur unique et maigre récolte annuelle.

En nous approchant, les linteaux, décorés de soleils ailés, nous rappelèrent l'admirable photographie de la façade sud, prise après les réparations exécutées par Barsanti en 1908 et publiée par Gaston Maspero dans ses *Rapports*. Les linteaux avaient eux aussi basculé, comme le reste ; et en grim pant sur les blocs chaotiques, nous retrouvâmes les colonnes couchées du sud vers le nord, avec leurs chapiteaux intacts qui avaient roulé jusque sur le terre-plein à l'extérieur de l'édifice.

Ainsi cette chapelle, sans inscriptions ou reliefs de l'Égypte antique, mais à l'architecture simple et pure, admirablement restaurée au début du siècle, offrait le spectacle désolé de son nouvel effondrement.

Mais déjà (nous étions le 12 juillet), les équipes du Centre de Documentation s'apprêtaient à photographier l'édifice ruiné, dans son ensemble comme dans ses détails, à prendre des mesures, à noter les particularités de construction et de décoration. Et celles du Service des Antiquités numérotaient les blocs, nettoyaient les abords de la chapelle, faisaient une route d'accès vers le fleuve, installaient un Decauville et construisaient des caisses pour protéger les sculptures d'un grès délicat.

Les péniches attendaient leur précieux chargement. La patiente démolition allait demander trois semaines. Tous les blocs de la chapelle nord de Taffah se trouvent, depuis les premiers jours d'août, réunis et emmagasinés à la pointe sud de l'île d'Eléphantine, à Assouan. Lorsque la campagne de sauvegarde sera terminée, le Comité consultatif

de la République Arabe Unie examinera les propositions qui lui seront soumises et il attribuera cette chapelle à la nation ou à la fondation qui la demandera et qui l'aura méritée par l'importance de sa participation à l'œuvre commune. Sous un ciel étranger, mais pieusement conservé par des amis fidèles dans un cadre aussi voisin que possible du cadre originel, l'édifice sera alors l'ambassadeur permanent d'une civilisation disparue et d'une nation généreuse.

Nous sommes revenus à Taffah deux fois en septembre. Les sources étaient presque taries ; les bêtes cherchaient l'herbe rare ; les habitants se risquaient moins en dehors de leurs demeures. La haie de sorgho avait réapparu, mais la chapelle n'était plus là. Son emplacement se signalait toutefois par les blocs de fondation sur le pourtour et, à l'intérieur, par deux murettes parallèles qui soutenaient les colonnes. Tout autour, dans la plaine, le Service des Antiquités avait mis au jour les vestiges des maisons, corps de garde ou palais, qui n'ont toujours pas livré leurs secrets. Une campagne est encore nécessaire pour compléter les recherches, faire le plan général des édifices et aussi pour repérer la chapelle sud qui, complètement démolie et enfouie sous plus d'un mètre de limon, n'a pas pu être découverte cette année.

(à suivre)

Louis-A. Christophe

CLOT BEY, LES DRUSES, LA GIRAFE ET L'ORDRE DE ST. STANISLAS

« Clot Bey est un ambitieux... Cet absolutisme qu'affichent beaucoup d'hommes intelligents et ambitieux se doublait chez Clot Bey d'une certaine vanité. Sensible aux honneurs, il provoquait l'attention des gens haut placés et malgré ses protestations de modestie il fut un grand collectionneur de titres et de décorations ; il aima les louanges et sut les mettre en valeur dans ses écrits. » (1)

Né en 1796, fils d'un sous-officier qui meurt sans rien lui laisser, Antoine Barthélemy Clot, d'abord garçon chez un barbier, réussit, uniquement grâce à son intelligence et à son énergie, sans aucune aide extérieure, à compléter les études nécessaires pour passer brillamment en 1820 son doctorat en médecine, puis en 1822, celui de chirurgie. Trois ans plus tard il part pour l'Égypte où il est présenté à Mohamed Ali. Entré au service du vice-roi, il organise le Conseil de Santé et le Service sanitaire de l'armée, crée un jardin botanique, un cabinet d'histoire naturelle, des écoles de pharmacie, d'instruction médicale, d'accouchement, un hôpital civil, ainsi que d'autres fondations d'utilité publique. Venu dans la vallée du Nil pauvre et inconnu, il la

(1) **Mémoires de Clot Bey**, publiés et annotés par Jacques Tagher. Le Caire, 1949. Introduction. P. VIII.

quittera vingt quatre ans plus tard, gros propriétaire foncier, nanti du titre de bey, et général de l'armée égyptienne.

Tout en se livrant à ses multiples activités où il fait preuve non seulement de talents d'organisateur mais aussi d'ingéniosité dans les moyens utilisés — n'a-t-il pas l'idée d'employer les galeux d'Abou Zabal pour cultiver le jardin botanique, ce qui améliore leur état physique et, en même temps, permet de réduire le nombre des ouvriers (2) — le docteur Clot Bey, amateur d'honneurs et de distinctions, s'occupera à réunir une belle collection de titres, de décorations, de grades, ainsi que de compliments et de louanges adressés par des personnages éminents. (3)

La vanité semble, en effet, être le péché mignon de notre docteur. Sa signature « Clot Bey » (4), montante, et soulignée par un long trait qui lui forme une sorte de piédestal comme pour la mettre en évidence, révèle, à elle seule, selon les grapholo-

(2) « La fondation de ce jardin exigeait une quantité assez considérable de jardiniers et de laboureurs mais comme il m'était difficile de m'en procurer en nombre suffisant, j'eus l'idée d'y employer deux ou trois cents galeux qui se trouvaient alors à l'hôpital d'Abou Zabal..... J'arrivai de cette manière à mon but tout en faisant faire une grande économie au gouvernement ». **Jardin botanique ... Cabinet d'Histoire naturelle — Bibliothèque**, par Clot Bey. Marseille. Imprimerie Vial. P. 3.

(3) « Le major-général Osman Pacha qui me fut toujours dévoué, comprit parfaitement ces raisons et loua beaucoup mon idée qu'il trouvait très ingénieuse. » — id. p. 4.

(4) Signature de Clot Bey sur la couverture du « Compte rendu de l'examen des élèves de l'Ecole de médecine et de l'Ecole d'Accouchement au Caire, par Clot Bey. Paris. Plon. 1858 ». Bibliothèque de l'Institut d'Egypte. No. 3639. « A l'Institut Egyptien. Hommage de l'auteur. Clot Bey ».

gues ⁽⁵⁾, « un grand orgueil » et de « l'ambition », et confirme cet amour de la gloire que mentionne la citation au début de notre étude. Par ailleurs, on ne peut lire les différentes brochures de Clot-Bey sans être frappé par le plaisir puéril qu'il éprouve à énumérer continuellement ses mérites et ses capacités et ses talents, et ne pas sourire aux innombrables et sonores « je » et « moi » dont il parsème ses écrits.

S'agit-il de la bibliothèque qu'il a créée ? Nul ne doit ignorer les sacrifices qu'elle lui a coûtés : « C'est avec mes propres deniers que j'ai fait ces divers envois » ⁽⁶⁾. Décrit-il l'École de Médecine ? : « J'ai dépensé pour l'École de Médecine plus de 50.000 francs dont je n'ai jamais retiré un centime. . . . » ⁽⁷⁾. Parle-t-il de sa nouvelle patrie ? Il attirera l'attention sur « l'importance des travaux par moi accomplis en Egypte et les bienfaits sans nombre que j'ai procurés à ce beau pays » ⁽⁸⁾. Et, au cas où un esprit malveillant se permettrait quelque critique au sujet des établissements fondés par le docteur, ce dernier le réduit péremptoirement au silence en déclarant : « L'Organisation de l'École de Médecine a reçu l'assentiment des juges les plus compétents » ⁽⁹⁾ ou bien : « Il m'est permis de dire sans être taxé d'exagération optimiste, que ces ins-

(5) R. de Salberg. Manuel de graphologie usuelle. Paris. Hachette. pp. 122, 126

(6) Jardin Botanique — Cabinet d'Histoire Naturelle, etc. op. cit. p. 6.

(7) id. p. 6.

(8) Documents concernant le docteur Clot Bey dans ses rapports avec leurs Altesses Mohamed Ali, Abbas Pacha et Said Pacha. Marseille. Imprimerie Vial. 1862. p. 9.

(9) Brochure de Clot Bey : « Examens officiels de l'École de Médecine du Caire par le Dr. Lallemand en février 1849 ». Paris. Le Martinet. 1862. p. 4.

titutions diverses d'utilité publique... sont peu susceptibles d'amélioration » (10). Autrement dit... qu'elles sont parfaites !

Quelqu'un ignore-t-il que le médecin de Mohamed Ali a un cœur d'or ? Qu'il feuillette le petit livre que Clot Bey a consacré à son souverain. Le docteur, parlant de ses malades, y dit : « Ai-je jamais posé des conditions à qui que ce soit ? Ai-je jamais réclamé des honoraires ? (11) ». Et pour que tous connaissent la grandeur de son désintéressement, il n'oublie pas d'expliquer que « s'il avait agi autrement que sous l'inspiration et les élans de son cœur » il aurait pu facilement recueillir des sommes considérables : au moins un million de francs. (12)

Lorsqu'il écrira quelques pages sur la peste ou un « Aperçu général sur l'Égypte », il fera suivre son nom d'autant de titres qu'il est possible de citer sans devenir ridicule : « Clot Bey », lisons nous (13), « Officier de la Légion d'Honneur, commandeur de plusieurs ordres, docteur en médecine et en chirurgie, inspecteur général du service médical civil et militaire d'Égypte, président du conseil de santé, membre de l'Académie royale de médecine de Paris, de l'Académie de Sciences de Naples, et de plusieurs autres sociétés savantes françaises et étrangères. » Dans la brochure (Documents concernant Clot Bey, etc.) déjà mentionnée, il se plaît à reproduire divers firmans où on l'appelle « la gloire de la nation chrétienne, Clot Bey, médecin des ar-

(10) Documents concernant Clot Bey. Op.cit. p. 10.

(11) Documents concernant Clot Bey etc, op. cit. p 28

(12) Id. p. 28.

(13) Aperçu général sur l'Égypte, par A.B. Clot Bey Bruxelles. 1840.

mées » (14) ou « la gloire des grands de la chrétienté, Clot Bey » (15), si ce n'est « Clot Bey, la gloire des hauts dignitaires » (16).

Cette persévérance et les efforts incessants qu'il déploie pour obtenir honneurs et distinctions auront leur récompense. A la fin de sa vie (17) il pourra aligner une collection impressionnante de vingt et une décorations, d'innombrables grades honorifiques et enfin, digne joyau de cette couronne de vanités terrestres, un titre de comte du St. Empire Romain, que le Pape lui octroiera en 1851 (18) et qui sera reconnu en France par décret impérial en 1860.

Mais revenons un peu en arrière. En 1838 la liste de ses décorations ne comprend encore que trois noms : Chevalier de la Légion d'Honneur, Officier de la Légion d'Honneur, Chevalier du St. Sépulcre. Maigre butin pour un ambitieux ! Hélas ! Les chanceliers des différents ordres européens paraissent ignorer complètement le désir qui tenaille Clot Bey de voir briller sur sa poitrine les plaques qu'ils gardent jalousement enfermées dans leurs écrins. Quant aux empereurs et aux rois dont quelques mots suffiraient pour combler les vœux secrets du docteur, ils ne semblent pas se rendre compte

(14) Firman du 10 djémasi-aouel 1247 (1832). Documents concernant. op. cit. p. 14.

(15) Firman du 4 rabi-aouel 1248 (1832). id. p. 14.

(16) Firman du 9 rebiul-uvel 1273, id. p. 18.

(17) Il meurt en 1868.

(18) Morénas. Grand Armorial de France. Société du Grand Armorial de France, 1838. No. 10500. Clot Bey. Dauphiné. Comte Romain. 1851. Armoiries : « De gueules à un croissant d'argent surmonté de deux étoiles du mesme ; au chef, parti d'azur à une pyramide d'argent, chargée à senestre d'un palmier terrassé de sinople, le fût tortillé d'un serpent d'or et d'or à la croix de Jérusalem de gueules. ». — V. aussi Tagher. op. cit. p. 400 et Pl. IX.

que Antoine Barthélemy Clot a presque des droits à leur reconnaissance. N'enrichit-il pas continuellement leurs musées et leurs collections de dons divers ? N'a-t-il pas fait parvenir à M. Menatrier, Conservateur du Musée Impérial de St. Petersbourg, plusieurs objets d'histoire naturelle ⁽¹⁹⁾ et, en plus, une belle peau et le squelette d'une girafe, sans parler de la promesse d'envoyer des spécimens de poissons du Nil ? Ne professe-t-il pas en outre, « une sympathie et une prédilection toute particulière pour la Russie, témoignage que lui rendent tous les voyageurs russes qui ont visité l'Egypte. » ⁽²⁰⁾ Et pourtant, S.M. Nicolas 1er Tsar et Autocrate, ne se doute même pas de l'envie qui dévore le docteur Clot Bey d'arborer quelque décoration russe, par exemple l'ordre de St. Stanislas de Pologne, réuni après l'insurrection polonaise de 1831 aux Ordres russes, et dont la croix vermeille, aux branches entremêlées de petits aigles bicéphales en filigrane d'or, le tout suspendu à un ruban rouge liséré de blanc ⁽²¹⁾, serait d'un si bel effet sur la re-

(19) René Cattaoui Bey. Le règne de Mohamed Aly d'après les archives russes en Egypte. Rome. 1936. Publication de la Sté. Royale de géographie d'Egypte t. III. Lettre No. 111, de Médem à Routeneff. Le Caire, le 23 avril 1839. (Le comte de Médem était le Consul Général de Russie en Egypte ; M. Bouteneff — l'ambassadeur de Russie à Constantinople.)

(20) id.

(21) « Institué le 7 mai 1765 par Stanislas Auguste II, roi de Pologne qui le plaça sous l'invocation et lui donna le nom de son patron et celui de ses Etats. Il fut supprimé en 1795, à l'époque du dernier partage de la Pologne, et rétabli en 1807 quand Napoléon 1er eut créé le grand-duché de Varsovie. En 1815, Alexandre 1er, empereur de Russie, étant devenu roi de Pologne, reconnut son existence et lui donna une nouvelle organisation. Enfin, Nicolas 1er le réunit aux ordres russes après l'insurrection de 1831, changea la forme de son insigne, et le rangea après la première classe de l'Ordre de Ste Anne.

dingote de « la gloire des hauts fonctionnaires ».

Que faire pour attirer l'attention du monarque tout puissant dont un seul geste rendrait le docteur Clot le plus heureux des mortels ? Comment donner ce discret coup de pouce qui ferait glisser vers sa poitrine cette belle décoration si convoitée ? La révolte des Druses et l'arrivée d'une girafe au Caire fourniront à l'ambitieux esculape un tremplin pour s'élancer à la conquête du St. Stanislas.

Occupée quelques années auparavant par Mohamed Ali, la Syrie n'a pas accepté immédiatement le nouvel état de choses, et des soulèvements se sont produits à plusieurs reprises. Il est vrai que c'est en partie, faute du conquérant qui, une fois la paix signée a fait peser sur le petit pays un joug des plus durs et n'a gardé aucune mesure dans son désir d'en tirer le maximum de profit, erreur que ce souverain a déjà commise en Egypte et qui lui a aliéné la sympathie des fellahs. Les corvées, les exactions fiscales, les levées militaires sont brutalement imposées aux vaincus et produisent la réaction inévitable : dès 1835 les Naplousains se révoltent lorsqu'on leur demande de fournir un certain nombre de recrues. En janvier 1838 c'est au tour des Druses à se soulever pour la même raison. Les for-

L'ordre de Saint Stanislas est à la fois civil et militaire, mais il ne peut être donné aux membres du clergé orthodoxe. Il confère la noblesse héréditaire. Ses membres forment trois classes : la première à la nomination exclusive de l'empereur ; les autres à celle d'un chapitre spécial, sauf approbation du souverain... Le ruban est rouge ponceau avec une raie blanche sur chaque bord ; et la devise : **Praemiando excitat** (il excite en récompensant). La première classe porte la décoration en écharpe de gauche à droite, avec plaque au côté gauche ; la seconde, en sautoir ; la troisième, à la boutonnière ». Diction. des Ordres de Chevalerie, par W. Maigne. Adolphe Delahays. Paris. 1861. p. 208.

ces des rebelles ne comprennent d'abord que 8.000 combattants, mais après les défaites qu'ils infligent aux troupes envoyées contre eux, leur nombre s'accroît et le gouverneur général de la Syrie, Chérif Pacha, doit prendre lui-même l'offensive avec 10.000 hommes. Pourtant la campagne se prolonge encore, et malgré l'intervention d'Ibrahim et de Soliman, fils de Mohammed Ali, continuera pendant six mois jusqu'en juillet 1838 lorsque, les Maronites ayant été enfin armés et jetés contre les Druses, ceux-ci se rendent et, après avoir été désarmés, sont renvoyés chez eux.

Le 27 mars 1838⁽²²⁾ Clot Bey part pour le théâtre des opérations. Quoique valétudinaire après son voyage en Haute 'Egypte, il doit se rendre auprès d'Ibrahim qui réclame ses soins pour une maladie causée par son excessive obésité. Aux côtés du commandant en chef il assistera à la défaite finale des Druses, et cet évènement le mettra en possession de plusieurs documents qui, espère-t-il, lui procureront peut-être la décoration tant désirée.

Voilà en effet ce qu'il écrit en août 1838 au consul français Cochelet : « La révolte des Druzes m'a fourni l'occasion de faire une acquisition précieuse pour la littérature orientale. Ce sont des livres qui ont été pris avec le butin fait par les soldats. Ces manuscrits traitent de l'histoire, de la philosophie, des dogmes et de la théologie de la religion druse qui jusqu'à ce jour est peu connue. On y trouve aussi la réfutation des religions juives,

(22) Cattaoui. op. cit. Lettre de Lavison, à Ruckman. Alexandrie le 27 mars 1838. (Edouard Lavison était le drogman du consulat général de Russie, gérant du consulat général du 17 février 1831 jusqu'au 1er novembre 1832; le baron Ruckman était le chef de la mission impériale russe à Constantinople). Archives russes. Carton 1838. n. 15.

chrétiennes, musulmane, ansarienne, et de la poésie, sacrée. Le tout est écrit dans l'arabe le plus pur. Par aucun moyen et à aucun prix sans la circonstance de la guerre, qui que ce soit n'eut pu faire une pareille collection. Ce n'est pas d'ailleurs sans peine et sans sacrifices en argent que j'ai pu me procurer les seize volumes comprenant les principaux écrits de cette secte. » (23)

Un peu plus tard, il écrit de nouveau à Cochelet. (24) « J'ai pu réunir à peu près soixante volumes, ce qui est à peu près tout ce qui a été pris. Car, outre ce qui m'était apporté par les soldats, l'Emir Béchir a fait rechercher dans toute la montagne et m'a fait cadeau des livres qui avaient été pris par son fils et ses petits-fils et par les chrétiens qui agissaient contre les révoltés. J'ai fait classer tous ces ouvrages et j'ai trouvé que la collection complète des livres dogmatiques druses se compose de six volumes, dont je possède plusieurs exemplaires. J'ai en outre des commentaires, des poésies, des règlements, des abrégés concernant toujours cette secte religieuse. J'ai vu par le grand ouvrage du savant Sacy qu'aucune bibliothèque ne possède la réunion complète de ces livres. . . . ».

Que fera Clot Bey de ces ouvrages dont l'acquisition lui a coûté tant de peine ? Va-t-il simplement les vendre au plus offrant ? Loin de là, car, si Clot Bey n'a pas dédaigné l'argent (25), ce n'est pas non

(23) F. Charles-Roux. Clot Bey et le consul Cochelet. Lettre de Clot Bey, de Damas, à Cochelet, Août 1838. Cahiers d'Histoire Egyptienne. Série II. No. 2, 3. p. 254.

(24) F. Charles-Roux. op. cit. p. 257. Lettre écrite par Clot Bey à son retour en Egypte.

(25) Malgré ses protestations de désintéressement, il amassera assez d'argent pour se bâtir au prix de 95.000 francs une maison rue Rouhély (Rouei), près de l'Ezbékiah (v. l'opuscule

plus un vulgaire parvenu hypnotisé par le mot : million. Le rêve d'une nouvelle décoration ne cesse de l'obséder. Et voilà que trois idées s'associent peu à peu dans son esprit : l'Ordre de St. Stanislas — la bibliothèque Impériale de St. Petersbourg — l'ouvrage rarissime des Druses... Euréka !

Le 11 septembre le comte Médem, consul général de Russie en Egypte, reçoit une lettre de Clot Bey, par laquelle ce dernier l'informe que, se trouvant en Syrie auprès du prince Ibrahim, il a pu acquérir des manuscrits inédits concernant la religion et la morale des Druses. «Pensant que ces traités n'existaient pas dans la bibliothèque impériale», continue le docteur, «et qu'ils présentent assez d'intérêt pour y trouver une place, je désirerai en faire hommage à S.M. par votre intermédiaire. Veuillez bien, M. le consul général me faire savoir si vous jugez cette collection digne d'être offerte, et si vous seriez assez bon pour vous charger de la transmettre ; dans ce cas j'aurai l'honneur de vous l'adresser » (26).

Le 23 novembre, Médem écrit à St. Petersbourg au compte Nesselrode, ministre des Affaires Etrangères de l'Empire Russe : (27) « Monsieur le chevalier Clot Bey, médecin en chef et inspecteur des hôpitaux de l'armée de terre et de mer du vice-roi d'Egypte vient de m'adresser la lettre ci-jointe par laquelle il sollicite l'autorisation de faire hommage à S.M. Impériale d'une collection de livres, pris

déjà cité : Documents concernant Clot Bey p. 30) et importunera tant Said Pacha que ce dernier lui offrira une dot de 100.000 francs... (même ouvrage p. 11).

(26) Cattaoui, op. cit. Lettre 90 bis. Archives russes. Carton 1838. ad. n. 23.

(27) id. Lettre 90. Arch. russes. Cart. 1838. n. 23

durant la dernière révolte en Syrie sur les Druses et contenant les dogmes de leur religion. » Médem continue en donnant quelques renseignements sur l'ouvrage en question, le recommande chaleureusement et mentionne également que le Dr. Clot Bey a l'intention de présenter les deux autres exemplaires qu'il possède, l'un à la cour d'Angleterre, l'autre au roi des Français. Le comte termine en disant qu'il n'a pas encore accepté l'offre de « M. le chevalier Clot Bey », car il ignore si S.M. accueillera favorablement ce cadeau ; le consul attendra donc les instructions de Nesselrode.

Il semble que Clot Bey, n'étant pas très sur de l'effet que sa proposition produirait sur l'empereur de Russie, ou bien, ignorant totalement les goûts du monarque et craignant que l'offre d'un ouvrage des plus austères, en une langue inconnue ne produirait pas dans l'esprit du souverain la réaction souhaitée, décida d'adjoindre un second présent, d'une nature très différente, et qui, peut-être, toucherait d'avantage le Tsar. Dans la même lettre où Medem informe Nesselrode au sujet des trois livres druses, on trouve en effet : « A l'offre d'un ouvrage, M. Clot Bey a joint en même temps celui d'une belle girafe pour la ménagerie impériale, arrivée depuis près d'une année de l'intérieur de l'Afrique et pour ainsi dire entièrement apprivoisée. »

Quelle sera la réponse de l'empereur ? Clot Bey devra attendre jusqu'en avril 1839 pour la connaître. Entre temps, un petit fait viendra modifier légèrement la nature des cadeaux offerts par le médecin de Mohamed Ali au chef de l'Etat russe : le départ de l'Egypte de M. Klemm.

Aucun renseignement ne nous est parvenu sur ce personnage à part une phrase dans une lettre du 26 novembre 1838 adressée par Routeneff, ministre

de Russie à Constantinople, à Medem : (28) « J'ai appris en même temps avec satisfaction toutes les dispositions que vous avez adoptées d'avance pour faciliter autant que possible à l'Assesseur de Collège Klemm l'accomplissement de la tâche dont il est chargé par la direction des haras impériaux », autrement dit, il semble que M. Klemm avait été envoyé en Egypte pour acheter des chevaux.

La girafe étant un quadrupède, de même qu'un cheval, il était tout naturel que le comte de Medem, prévoyant la possibilité d'une réponse affirmative du Tsar, ait pensé à utiliser l'expérience de M. l'Assesseur de Collège pour le charger éventuellement d'accompagner en Russie le cadeau du docteur. Malheureusement, M. Klemm n'attendit pas la réponse du ministre des Affaires Etrangères russe et quitta la vallée du Nil avant qu'une décision définitive eût été prise. Lettre de Médem à Bouteneff (29) : « Comme il m'a été réservé, M. l'envoyé, de rejeter ou d'accepter également l'offre d'une girafe, selon le plus ou moins de difficulté que rencontrerait son envoi en Russie, j'ai cru devoir la décliner, en considération du départ de M. l'Assesseur de Collège Klemm qui ne me laisse plus la facilité de le charger du transport de la girafe susmentionnée ». Cette dernière resta donc en Egypte.

L'opération « Girafe » s'était terminée par un échec ; néanmoins une tête de pont avait été établie, comme nous l'apprend une lettre de Médem à Bouteneff du 23 avril 1839 (30) : le Tsar « avait

(28) Cattaoui, op. cit. Lettre 91.

(29) Cattaoui op cit. Lettre 111.

(30) La lettre de Bouteneff informant Médem de la décision du Tsar ne nous est pas parvenue. Nous n'en connaissons le contenu que par la phrase mentionnée ci-dessus et que Médem cite dans sa réponse. (Cattaoui, op. cit. Lettre 111).

daigné accepter l'exemplaire de l'ouvrage sur la religion druse présenté par M. Clot Bey, médecin en chef du pacha d'Égypte ». Le prudent docteur n'avait d'ailleurs pas attendu la réponse impériale pour faire avancer ses réserves en présentant un second lot de trois opuscules au comte Médem. Celui-ci, en effet, mentionne dans la même lettre « . . . trois autres livres druses par lesquels M. Clot Bey vient d'augmenter la collection précitée, à savoir :

1. Le recueil de Sermons et de prières druses.
2. Le serment usité pour prendre le titre de sage, et
3. Le recueil de poésies druses.

Le moment décisif était arrivé ; le donateur, Médem, Bouteneff, le ministre des Affaires Etrangères — tous sentaient que tant de sacrifices ne pouvaient rester sans récompense. Ne connaissant pas personnellement Clot Bey, l'ambassadeur russe à Constantinople écrivit à Medem et lui demanda conseil. Quelqu'un souffla-t-il au consul général de Russie ce qu'il fallait répondre, ou son instinct de diplomate lui fit-il deviner les pensées du médecin ? Nous l'ignorons. La lettre du comte à Bouteneff contient seulement un court aperçu de la position élevée que le docteur Clot occupe en Égypte, rappelle l'envoi de quatre collections au musée d'Histoire Naturelle de St. Petersbourg, et finit par la phrase suivante : « Une décoration russe comblerait, *j'en suis persuadé* tous ses vœux, et la décoration de Ste Anne de la 2ème classe, ou bien celle de St. Stanislas de la 3ème, serait pour Clot Bey à la fois la rémunération la plus *eftollage* (sic), *la plus analogue à ses désirs* et la plus adaptée à ses

services. » (31).

Le Tsar daignera-t-il accorder à Clot Bey la décoration mentionnée ? Encore une fois il faudra patienter et attendre cinq mois, jusqu'en septembre 1839 pour connaître la réponse de Sa Majesté. Mais puisqu'on possède encore deux exemplaires de l'ouvrage des Druses, rien n'empêche entretemps, de tenter sa chance auprès d'un autre chef d'Etat. Aussi le 10 décembre 1838, Clot Bey envoie à son ami Gochelet une lettre qu'il le prie de remettre au Pape : « Très Saint Père », y dit-il, « je dépose humblement aux pieds de Votre Sainteté la collection des livres dogmatiques des Druses, que les événements dont la Syrie vient d'être le théâtre m'ont permis de recueillir sur les lieux même » (32).

Reste la girafe dont les Russes n'ont pas voulu et qui continue à gambader dans son enclos. L'offrir ? La garder pour une autre occasion ?

(La correspondance de Clot Bey ne dit rien du sort ultérieur de la girafe, nous n'oserons donc affirmer qu'il pensa sérieusement en faire cadeau au Pape. Toutefois, connaissant le caractère du docteur, nous ne croyons pas exagérer en avançant l'hypothèse que l'idée d'utiliser ce ruminant pour gagner les grâces du Saint Siègre a dû lui effleurer l'esprit. . . .)

Enfin arrive le mois de septembre et avec lui une lettre de l'ambassadeur au consul général russe en Egypte : « Mr. le vice-directeur du département asiatique vient de m'informer par son office du 16 août n. 2170 que le Ministère Impérial ayant été mis en possession des manuscrits arabes offerts par le médecin du Pacha, Clot Bey à l'Empereur,

(31) Cattaoui, op. cit. Lettre 111

(32) Charles-Roux, op. cit. p.259. Lettre du 9. I. 1839.

S.M. Impériale, à la suite d'une présentation par Mr. le vice-Chancelier, a daigné lui conférer les insignes de l'ordre de St. Stanislas de 2ème classe comme un témoignage de satisfaction souveraine, tant pour l'offre des manuscrits sus-mentionnés que pour les envois de divers objets d'histoire naturelle, faits à l'Académie des Sciences de St. Petersburg.

« Je m'empresse de vous en prévenir Mr. le comte, afin que vous puissiez en donner connaissance à Mr. Clot Bey de la manière qui vous paraîtra la meilleure. Quant à la patente et aux insignes de l'Ordre de St. Stanislas de la 2ème classe qui viennent de m'être également transmis par le département asiatique, j'ai cru devoir attendre les informations de votre part, avant de vous les faire parvenir, sachant que Clot Bey se trouve actuellement en France. » ⁽³³⁾

L'ordre de St. Stanislas se trouvait enfin sur la poitrine de Clot Bey.

O. V. Volkoff

(33) Cattaoui. op. cit. Lettre 152. Routeneff à Médem. Buyukdéré, le 17 sept. 1839. Arch. Russes Carton 1839. No. 608).

LES LIVRES

ECRIVAINS ARABES DE LANGUE FRANÇAISE

I. — Renée Guirguis: Rondes

La poésie de Renée Guirguis⁽¹⁾ possède une musicalité discrète, une sagesse résignée, une pureté d'expression qui la rangent parmi les disciples d'une école très généralement répandue — et qui n'est pas une école à vrai dire — influencée à la fois par les souvenirs de Mallarmé, de Valéry, quelque peu de Verlaine avec aussi des traces d'Eluard pour la simplicité du vers et de l'expression du sentiment.

Ces sentiments d'ailleurs n'expriment aucun amour violent, l'existence d'aucun amour précis à vrai dire. Mais plutôt, précisément, portent la marque en creux de cette absence d'amour, de ce vide. Car l'amour était une sorte de promesse, la promesse principale faite à l'enfance.

*Des Enfants parlaient de leur désir
En effeuillant tout le printemps*

L'amour non pas à l'eau de rose certes, mais au contraire avec ses tourments, son mystère, l'amour de l'Inconnu que l'enfant et la jeune fille attendent.

(1) Ed GLM. Paris. 1959

*Et l'enfance supplie vers la vie
 Serre notre âge dans tes défaites
 Mets nos forces entre deux nuits
 Les ombres refusées sont trop lourdes
 Pour la pavane des bras ouverts*

Cette promesse, un peu romantique, d'une vie pleine de sentiments puissants qu'attendent et qu'imaginent l'enfance puis l'adolescence, au sortir de la tiédeur du nid familial.

*La pluie a chassé tous les duvets
 Nous connaissons la bonne chanson
 Des nids aux messages confiants
 C'est le tour de la plus grande joie
 Celle dont les mains blessées au jeu
 Va laissant ses veines sur les routes
 Réseau de tendresses libéré de signaux
 Alors que des lèvres prises d'amour
 Déposent leur sceau sur la bure des troncs*

Oui, mais il arrive que ce grand élan vers l'amour attende en vain, se tende en vain et que le temps passe sans que la promesse faite à l'enfance s'accomplisse.

*Sous le porche des mille et une nuits
 L'enfance perdue balbutie sa prière
 Seigneur en finir doucement
 Avec la peine du monde et de l'amour*

ou bien encore :

*L'enfance a grandi et sa prière
 Est morte mort le souvenir
 De ce qui fut le grain qui meurt*

Ce grain, cet espoir du grand amour que l'on a planté dans l'enfance est bien mort mais les mois-

sons promises ne sont pas venues. Un vent froid souffle sur la vie, fait douloureusement résonner son vide, soulève le regret des occasions perdues, suscite la révolte contre l'idéal promis ou bien suggère qu'on n'en était peut-être pas dignes :

*O croix trop grave pour une seule vie
On nous a promis ce que nous laissons
Errer en vain sur les routes
Nous revenons avec l'horizon sombre
Des cœurs indignes de ce qu'ils savent
Des lèvres que le vent contourne
Parce qu'elles ne surent s'ouvrir
Sur la grandeur de se perdre*

Et la lassitude envahit ce vide d'une âme faite pour de grands sentiments, une lassitude qui va presque jusqu'au désespoir mais qui n'abandonne cependant pas encore le désir de rencontrer celui qui prendrait en charge sa douleur d'exister.

*Seigneur en finir doucement
Avec la peine du monde et de l'amour
En finir avec le large l'angoisse
De n'être assez humbles et vivants
Pour remettre son être et demain
A celui qui prendra en sa chair patiente
La douleur d'être là et tant ailleurs
Proies inavouées des vendeurs d'espace*

Et la *Ronde Mineure* se termine par cette leçon résignée enseignée par la vie, lorsqu'on a constaté que malgré les déceptions des premiers temps de l'âge adulte, la vie continue et les espoirs continuent en sourdine, lorsque l'on commence à comprendre qu'ils peuvent se transformer et revêtir une autre forme, comme le soleil froid des hivers suit le soleil brûlant des étés :

*Apprenons à chanter sur les eaux
 Dans le froid des lèvres fermées
 Le soleil plane sur tous les hivers
 C'est bien plus haut enfants que l'on meurt*

La Ronde Majeure, répond au premier panneau de ce dyptique et l'on constate que l'âge adulte est toujours porté, malgré tout, par les mêmes espoirs qui suscitent les mêmes tourments. Il connaît déjà toutes les déceptions mais ne peut s'empêcher d'affirmer à nouveau les idéaux de l'enfance avec plus de passion encore dans la maturité.

Il y a de très beaux accents d'une poignante sincérité et d'une simplicité qui fait penser à la fois à Racine et à Eluard et tout chargés d'une expérience frémissante.

*Toujours ce roulement d'approche
 Des tourterelles en mal d'avril
 Il faudrait savoir la suite*

ou bien :

*A quoi bon être grand seul
 Et petit pour les anges
 C'est simple d'abattre des rêves
 Il faut détruire plus loin*

et malgré tout s'entête la certitude que l'on pourrait comprendre peut-être le mystère de l'existence :

*S'il nous prend de quoi
 Aimer l'amour*

Parfois un cri de doute et d'horreur contenue, si vraiment la vie n'était que cela :

*Que restera-t-il à ceux qui portent
 Leur mort comme une foi patiente*

*Sinon leurs gestes au soleil
 Dans la volière de plumes
 Arrachées douces douces à mourir*

Mais le poète sait aussi faire déboucher le désir d'amour et d'absolu sur une autre amour, épuré et plus vaste qui va englober le monde, la fraternité humaine et le sentiment de la présence de Dieu parmi nous qu'ils lui donnent :

*A ceux qui veulent s'éprendre
 Nous dirons la mêlée des étoiles
 L'amitié des fanions à la peine
 Nous dirons l'oiseau déplié
 La fraîcheur qui trouble son arc
 Pour l'honneur ne dis rien mon cœur
 Dis l'amour pour plus de fidélité
 Au mystère de Dieu parmi nous*

Intense amour de la nature et de la vie humaine sous toutes ses formes, amour panthéiste en général mais qui chez Renée Guirguis laisse deviner en filigrane la présence d'un Dieu personne. Parfois ce théisme a l'air même de se fixer sur l'amour très pur et très exigeant du Dieu qui s'est fait homme :

*Aimons le malgré ses anges
 Malgré lui malgré le mal*

De toute manière il faut refuser le désespoir car ce serait trahir à notre mission d'hommes :

Il ne faut pas manquer au monde

Il faut au contraire transformer en chant de beauté le mal qui nous blesse, comme chantent les cailloux de l'avalanche, il faut demeurer toujours

*cette terre d'amour
 Ployée d'étreintes
 Chevauchée d'appels*

Et le poète termine sur une affirmation de sa foi en l'idéal et en l'absolu :

*Pris d'harmonie pour nous le monde
Délivre ses prémises chantantes
Nous la trouverons la source haut lieu
Où la voix baigne ses mâles saisons
Où les cygnes cherchent leur agonie
Où les âmes battent sous la venue des vents*

Renée Guirguis sait exprimer avec beaucoup de délicatesse et de nuances, avec une grande tension dans la pudeur, cette expérience qu'éprouve toute âme bien née de la vanité de l'existence et évite de justesse et l'abîme du désespoir et celui de la foi simpliste. Ses vers, ne recherchent pas les images osées ni l'originalité à tout prix. Bien au contraire encore qu'irréguliers, ils donnent par leur retenue et leur musicalité, par la tension de la pensée lyrique qui les soulève une impression de classicisme au sens profond du terme. C'est une poésie qui n'apporte rien de nouveau au point de vue forme mais qui est sincère et profondément humaine. Elle conquiert son droit à l'être à travers la peinture des déceptions et des luttes d'un cœur d'homme et par là l'œuvre devient elle-même pour le poète cette transmutation de la douleur dont il parle à propos des cailloux qui blessent :

*Ils deviennent hymnes pour les soirs
Ils deviennent pain pour l'exode avide
Ils deviennent cris dans les soifs*

II. — **Georges Zayed: Lettres Inédites de Verlaine à Cazals.**

Nous signalons avec beaucoup de retard l'excellente et minutieuse étude que M. Georges Zayed,

(1) Librairie E. Droz, Genève 1957

Docteur ès Lettres et Professeur à la Faculté des lettres d'Alexandrie a consacré à la dernière grande amitié de Verlaine. L'auteur s'est fondé sur de nombreuses lettres et documents inédits qui sont entrés en possession de la Bibliothèque Nationale de France en 1947 et qui constituent le Fonds Cazals. Georges Zayed a su recouper soigneusement les renseignements qu'apporte cette importante correspondance avec ce que l'on savait déjà, et il a fourni un très important travail de recherche pour éclairer par des notes nombreuses et très bien documentées tous les personnages ou les faits auxquels les lettres de Verlaine et de Cazals se réfèrent.

Bien mieux à travers cette correspondance, il a su approfondir avec piété pour le grand poète et pitié pour l'homme le caractère complexe, tourmenté, pervers et capricieux de Verlaine. Il nous le montre oscillant de la sensualité la plus charnelle à une sorte de vague mysticisme de l'amitié, ses bons élans demeurant en général des velléités noyées dans l'alcool. Si son amitié pour Cazals s'est épurée vers la fin, cela est dû non à quelque effort de sublimation personnel et désintéressé mais aux refus de Cazals et à la déchéance physique et économique de Verlaine vieillissant. Il n'a fait que s'accommoder de la seule forme d'amitié qui demeurerait possible.

Quoiqu'il en soit, cette importante correspondance s'avèrera précieuse pour tous les Verlainiens et on ne peut qu'être reconnaissant à cet érudit arabe d'avoir mis à la portée du public français avec un appareil historique très complet et un jugement très nuancé ces documents auxquels on devra

(1) Ed. Dar El Maaref, Le Caire 1960.

dorénavant se référer pour se former une opinion sur la vie du grand poète.

III. — **Moënis Taha Hussein: Silhouettes romantiques.**

Moënis Taha Hussein, Professeur de Littérature à la Faculté des Lettres du Caire, a réuni dans un petit volume un ensemble de conférences ou d'études sur des poètes et écrivains romantiques : Victor Hugo, Vigny, Musset, Prosper Mérimée, Georges Sand, Gérard de Nerval et même Baudelaire (1).

Le tout est précédé par un *discours hétérodoxe sur le romantisme* où l'auteur tente de dégager, à travers l'histoire de son éclosion et de son développement en France, la « philosophie » ou l'essence du romantisme. Comme toutes les opinions et généralisations de ce genre celles de Moënis Taha Hussein sont discutables et c'est ce qui en fait d'ailleurs l'intérêt, car ce qui est incontestable se trouve dans toutes les histoires de la littérature française.

Ce qui est important, dans un livre de ce genre qui s'adresse au grand public, ce n'est pas tellement les thèses qu'il soutient mais plutôt qu'il soit agréable à lire. Or l'ouvrage de Moënis Taha Hussein répond bien à cette condition et ses lecteurs ne seront pas déçus en parcourant avec lui les œuvres de grands poètes ou écrivains romantiques, commentées dans un style élégant quoiqu'un peu précieux parfois.

Alexandre Papadopoulo

(1) Ed. Dar El Maaref Le Caire, 1900.

VIENT DE PARAÎTRE

PRIMITIFS

de

1960

par

ALEXANDRE PAPADOPOULO

— Qui sommes-nous ? Où allons-nous ?
Sommes-nous des civilisés ? Sommes-nous des
primitifs ?

Au lendemain des Spoutniks et des Luniks
il est devenu indispensable de se poser à nou-
veau de très vieilles questions.

L'auteur se livre à cet examen de conscien-
ce avec une lucidité exigeante et nous force à
repenser les données essentielles de notre civi-
lisation.

1 volume 14,5 × 21,5 cms de 200 pages ... 6 N.F.

50 exemplaires sur vélin numérotés 20 N.F.

EDITIONS G. P. MAISONNEUVE

198, Bd. Saint-Germain — PARIS (VII^e)

BANQUE MISR

S. A. E.

Fondée en 1920

R. C. Caire No. 2

Siège Social : LE CAIRE

151, Rue Mohamed Bey Farid (ex Emad E'-Dine)

Téléphones No. 78295 et 78090



LA BANQUE met en location, à des prix très avantageux, des COFFRES de toutes dimensions pour la garde d'OBJETS DE VALEUR, au Siège Central du Caire et à la Succursale d'Alexandrie.

La Revue du Caire

DIRECTION ET ADMINISTRATION

3, Rue Dr. Abdel Hamid Saïd — Le Caire

Tél. 41586

LE NUMERO: 20 Piastres

Abonnement pour la R.A.U. : Un An P.T. 200

Représentants à l'Etranger

LIBAN

LIBRAIRIE ANTOINE, Beyrouth.

Prix du Numéro P.L. 200,—

Abonnement un An L.L. 15,—

YOUGOSLAVIE

JOUGOSLAVENSKA KNIJGA, Belgrade.

ETATS-UNIS

STETCHERT-HAFNER INC., 31, East 10th Street,
New-York 3 (N.Y.).

Abonnement un An \$ 8

CANADA

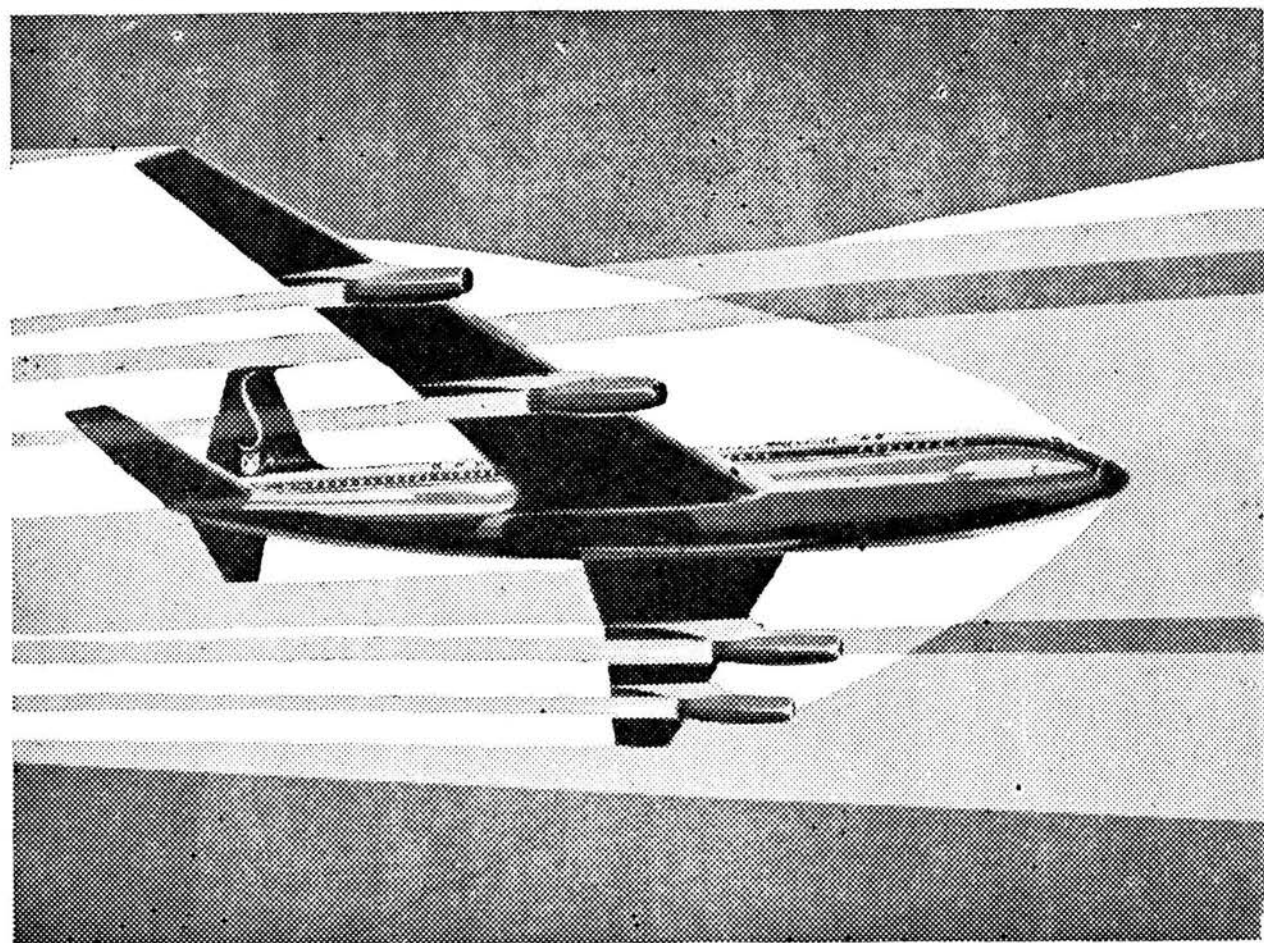
PERIODICA, 5012, avenue Papineau, Montréal 34, Canada.

Abonnement un An \$ 8

**ON S'ABONNE SANS FORMALITES CHEZ TOUS
NOS REPRESENTANTS.**

Les Bureaux de la Revue sont ouverts tous les jours
de 10 heures à 12 heures.

UNE ÈRE NOUVELLE DANS L'AVIATION COMMERCIALE



SABENA

« Sabena » utilise sur ses lignes long courrier les **BOEING JET INTERCONTINENTAL** à réaction.

Croisant à plus de 10.000 m. d'altitude à une vitesse supérieure à 950 km/H, ils peuvent transporter 150 passagers. L'absence totale de vibrations et l'extraordinaire tenue de vol du **BOEING** en font un des appareils les plus rapides et les plus confortables du monde.

BOEING
Jet INTERCONTINENTAL